



JANVIER 2016

BULLETIN DE L'ASSOCIATION LES AMIS DE REZÉ

# L'AMI *de* REZÉ

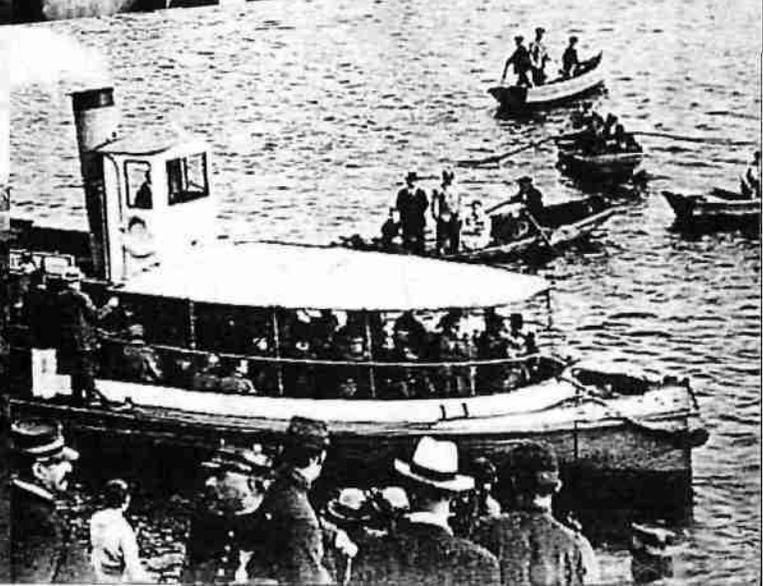
N° 78

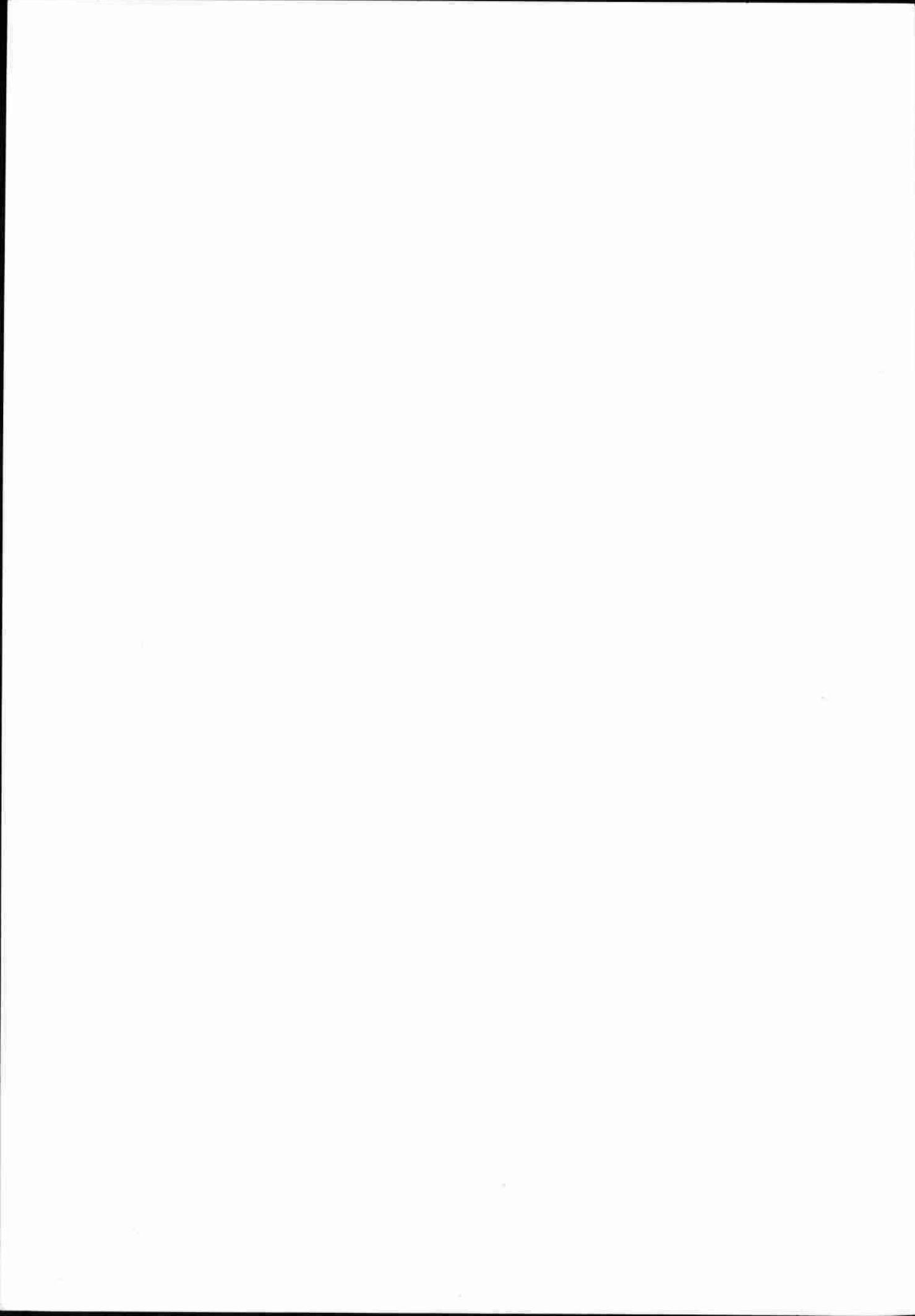
*Promouvoir l'histoire et défendre le patrimoine de la cité*

DEPUIS 1982



PARTICIPATION 7€





## LE MOT DU PRÉSIDENT

**P**OUR LE NUMÉRO 78 de notre revue, nous avons décidé d'éviter de traiter de la Première Guerre mondiale, non parce que le thème est épuisé, mais parce qu'il nous a semblé souhaitable de varier les sujets et parce que nous avons jusqu'en 2018 pour aborder tel ou tel autre aspect de *cette abominable guerre*.

Aux archives diocésaines, alors qu'il cherchait des documents sur celle-ci, notre ami **Isidore Impinna** a mis la main sur un long manuscrit rédigé par l'abbé Moreau qui fut curé de Saint-Paul pendant la Seconde Guerre mondiale. Écrit à la Libération, il fait le bilan de ce que fut ce conflit là pour sa paroisse. Nous y apprenons beaucoup de choses venant compléter le travail fait, il y a maintenant trente ans, par nos amies M<sup>mes</sup> Proust, Larignon et Lamotte d'Incamps : *Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale*. Isidore Impinna a donc rédigé une étude en rapport avec ce texte.

**Philippe Michel**, qui est trentemousin, a, pour sa part, rédigé deux articles avec le monde maritime. L'un concerne la fin tragique d'un capitaine au long cours en 1894, l'autre le naufrage exceptionnel d'un roquío en Loire en 1895. Il n'y eut aucune perte humaine mais l'incident méritait d'être conté.

Pour ma part, j'ai choisi de traiter des fonderies *Voruz* qui eurent une unité à Rezé, plus précisément à la Galotière, au début de 19<sup>e</sup> siècle. On y fondait les cloches et celles de l'église Saint-Jacques comme celles de Sainte-Croix de Nantes en proviennent très probablement.

Pour finir, les lecteurs trouveront une étude toponymique consacrée à Pont-Rousseau, nom de lieu qui n'est probablement pas aussi jeune qu'il en a l'air.  
Bonne lecture à tous

Michel KERVAREC



Photographie

*Soldat Allemand et employées  
de service aux Naudières.*



1944  
1007  
2500

# Sommaire

5<sup>.1</sup>

CHRONIQUE DE LA PAROISSE

*St-Paul de Rezé durant  
la Seconde Guerre mondiale*

I.IMPINNA ET M.KERVAREC

43<sup>.2</sup>

LES FONDERIES

VORUZ

M.KERVAREC ET L.BIRON

49<sup>.3</sup>

JULES AUBIN

*Capitaine au long cours*

Philippe MICHEL

61<sup>.4</sup>

UN ROQUIO

*en difficulté*

Philippe MICHEL

72

ADHÉSION

À LA SOCIÉTÉ DES

AMIS DE REZÉ

65<sup>.5</sup>

PONT-ROUSSEAU

*Une formation gauloise ?*

Michel KERVAREC

73<sup>.rdv</sup>

MARDIS

DE L'HISTOIRE

LES CONFÉRENCES

Photo 1.

*Clocher de l'église  
Saint-Paul de Rezé*

#### Sources

*Archives historiques du diocèse  
de Nantes; archives municipales  
de Rezé et de Nantes; archives  
départementales de L-A.*

Andrew KNAPP,  
*Les Français sous les bombes alliées (1940-45).*  
H. PROUST, G. LARIGNON, C. LAMOTTE D'INCAMPS  
*Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale.*

CHRONIQUE DE LA PAROISSE

# Saint-Paul de Rezé

DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE



1

Isidore IMPINNA  
en collaboration avec Michel KERVAREC

Sources

Jean BOURGEON, *Vivre l'occupation.*

Témoignages:

M<sup>mes</sup> F. Artaud,

A. Ventroux et M. Girard

TÉMOIGNAGE DE

# François Moreau

UN DOCUMENT D'HISTOIRE

Présentation

*En 1942, l'abbé François Moreau est nommé curé à Rezé et, comme ses prédécesseurs, il note les événements se déroulant à Saint-Paul sur le Livre de paroisse, aujourd'hui conservé aux archives historiques de l'évêché de Nantes. Ses écrits sont destinés à ses successeurs; ils sont parfois subjectifs et teintés de religiosité. Aujourd'hui, devenus documents d'histoire, ils méritent d'être connus de tous. Nous n'avons retenu que la partie relative à la guerre.*

*Célestin Leroy, curé de la même paroisse en 1914, avait laissé une chronique assez brève de la Première Guerre mondiale publiée dans le bulletin des Amis de Rezé n°77. Le témoignage de François Moreau sur la Seconde Guerre est plus long et montre une population civile exposée directement au conflit. L'originalité d'un tel document est qu'il soit écrit par un ecclésiastique, avec sa sensibilité particulière, d'où une complémentarité intéressante, avec d'autres déjà publiés, comme le recueil de témoignages du livre « Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale » ou les mémoires du résistant Marcel Thomazeau, parus dans les bulletins des Amis de Rezé n°63 et 64. L'étude de la France sous l'occupation est très complexe et très sensible; il nous faut donc être vigilant sur les mots, éviter les anachronismes historiques ou porter des jugements trop hâtifs sur des actes sans connaître leur contexte avec précision.*

*Le récit commence en 1942, Rezé est occupé par les Allemands*

*depuis deux ans et la population souffre de pénurie, de privation des libertés; elle craint la déportation des jeunes pour l'Allemagne (S.T.O) et vit sous la peur des bombardements anglo-américains qui feront des milliers de victimes civiles en 1943 et 1944. Le curé partage les mêmes préoccupations et, en homme d'Église actif, il essaie de remédier aux difficultés de ses fidèles en y consacrant beaucoup de temps et d'énergie. L'Église est solidaire et ses œuvres pour les victimes de la guerre y sont particulièrement soulignées ainsi que les actes de résistance du clergé et des catholiques rezéens.*

*La lecture du document n'est pas toujours aisée: la calligraphie est très lisible mais le curé est prolix; le récit des événements les plus divers dans un même chapitre apporte parfois une certaine confusion. Le curé aborde son récit par thèmes, ce qui laisse supposer que l'écriture est faite après les événements cités, sans doute en 1946. Ce n'est donc pas un journal de bord. Pour rendre la transcription plus compréhensible, nous avons modifié légèrement la présentation de cette chronique et constitué quatre parties: les bombardements et leurs conséquences, la Libération, bilan et actions humanitaires et actes de résistance du clergé de quelques catholiques de Saint-Paul. Cette dernière partie sera commentée par Michel Kervarec.*

*Pour une meilleure compréhension, quelques repères d'histoire semblent nécessaires. Nous les donnons avant la transcription du document.*

# François

CURÉ DE ST-PAUL

# Moreau

*Un curé dynamique et une forte personnalité*

**F**RANÇOIS CHARLES MARIE MOREAU est né à Boussay (Loire-Inférieure) en 1886.

Ordonné prêtre le 29 juin 1911, l'abbé fut nommé directeur de l'école de Haute-Goulaine puis vicaire au Loroux-Bottereau (1914), à Saint-Clément (1927) et enfin curé à Rougé en 1937 et à Saint-Paul en février 1942.

Il remplace l'abbé Bottineau, démissionnaire pour raisons de santé; sa nomination semble le surprendre car sa tâche à Rougé n'est pas terminée, de plus sa famille demeure à Pont-Rousseau. En effet sa sœur, M<sup>me</sup> Dixneuf, et son époux, grossistes en alimentation, demeurent rue J.B Vigier. Quatre vicaires : les abbés Naud, Praud, Le Meter et Aulnette l'assistent dans sa nouvelle paroisse. Chanoine honoraire en 1944, il se retire en 1962 à la Maison hospitalière St-Paul, puis au Bon Pasteur en 1974 où il décède deux ans plus tard.

Dès son arrivée, F. Moreau prépare avec faste le centenaire de la naissance de la paroisse et débute la construction de la grande salle de Saint-Eutrope, interrompue après les fondations sur ordre des Allemands. Des Rezéens se souviennent de sa forte personnalité, de son franc parler et de son grand engagement dans la vie paroissiale, en particulier dans les écoles et au patronage. Sensible à l'équité, il supprime les différentes classes des obsèques et la priorité de passage accordée aux enfants « méritants » lors des grandes cérémonies comme les communions ou les confirmations.

En août 1940, F. Moreau, alors curé de Rougé, écrit une diatribe intitulée *le Dieu or* destinée à être imprimée sur le bulletin paroissial (elle sera visée par la censure allemande). Il critique violemment « la domination tyrannique de l'argent dans le monde, cet argent pourrit le monde ».



La monnaie devient « l'hostie infâme de Satan ; qui y colle son cœur, communie avec le démon ». Il finit son texte par un éloge du pétainisme en reprenant les paroles du « grand maréchal Pétain » : « En notre société dévoyée, l'argent, trop souvent serviteur et instrument de mensonge, a été le seul moyen de domination. Dans la France à reconstruire, l'argent ne sera que le salaire de l'effort et du travail... Catholiques, écoutons la voix du divin Maître - Français, écoutons la voix de notre chef - Mettons l'argent à sa place - Faisons-le serviteur de la famille, le serviteur de toutes les détresses, serviteur de toutes les belles causes - Serviteur toujours, jamais Maître. »

En 1940, après la défaite, la devise pétainiste : « Travail, Famille, Patrie » soulève l'enthousiasme d'une grande partie des Français, de l'épiscopat et de beaucoup de prêtres.

Les témoignages recueillis nous apprennent qu'en 1943, le curé est bon patriote, qu'il affirme son autorité face à l'occupant pour lequel il a beaucoup d'antipathie. Par ailleurs, dans son récit, il ne manque pas de marquer sa collaboration avec la Résistance. Contradiction !

2.

Le curé  
F. Moreau.

## QUELQUES REPÈRES Historiques

### *La France sous l'occupation allemande: collaboration et résistance*

**D**E SEPTEMBRE 1939 à mai 1940, l'armée française attend l'ennemi derrière la ligne Maginot. C'est *la drôle de guerre*. La rapidité de l'offensive allemande en mai 1940 la met en déroute. Devenu chef du gouvernement après la démission de Paul Reynaud, le maréchal Pétain signe un armistice avec l'Allemagne, le 17 juin 1940. Le lendemain, le général De Gaulle, réfugié à Londres, lance un appel à la résistance et à la poursuite des combats. L'armistice signé à Rethondes le 22 juin 1940 impose à la France de dures conditions comme la division du territoire en 2 zones : à l'ouest et au nord, une « zone occupée » et au sud, une « zone libre » qui sera à son tour envahie le 11 novembre 1942. Les Allemands entrent à Nantes le 19 juin 1940 et le soir même à Rezé. Le nouveau régime politique, l'État français, surnommé aussi « régime de Vichy », mène une politique de collaboration avec l'Allemagne nazie, scellée par une poignée de main entre Pétain et Hitler lors de l'entrevue de Montoire, le 24 octobre 1940. Les Allemands, en collaboration avec la police et, par la suite, la milice, pourchassent et éliminent les juifs, les francs-maçons, les résistants et les opposants en particulier les communistes. A partir de 1943, les jeunes hommes de 21 à 23 ans ont l'obligation d'aller travailler en Allemagne (S.T.O.) ; des rafles sont faites pour remédier aux nombreuses désaffections.

A Londres, De Gaulle constitue une petite armée : les Forces Françaises Libres (F.F.L.). En 1940, une grande majorité de Français fait confiance à Pétain mais déjà d'autres s'opposent aux Allemands et au régime de Vichy en publiant des tracts, des journaux, ou en organisant le passage de prisonniers évadés en zone libre. Les premiers résistants, isolés, sont issus de différents mouvements. Après l'invasion de l'Union soviétique en 1941 par les nazis, les communistes intensifient la lutte et organisent des actions de



3.

Le générale de Gaulle

sabotage, des attentats comme l'exécution du lieutenant-colonel Hotz, le 20 octobre 1941 à Nantes ; en représailles, les Allemands exigent la condamnation à mort de cinquante otages. A partir de 1943, de nombreux jeunes refusent le Service de travail obligatoire et gagnent le maquis. La même année, Jean Moulin réunit les différents groupes de résistants dans un Conseil National de la Résistance qui reconnaît De Gaulle comme son véritable chef. Le 1er février 1944, les principaux groupements militaires de la résistance intérieure fusionnent et forment les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) ; nous y trouvons des gaullistes de l'Armée Secrète, des giraudistes de l'Organisation de Résistance de l'Armée, des communistes dans les Francs-Tireurs et Partisans, etc.

En Loire-Inférieure, le mouvement de résistance le plus étoffé est « Libération-Nord ». Sa direction est décapitée en janvier 1944 et le 28 juin, à Saffré, un groupe de 300 maquisards se fait surprendre par les Allemands et la milice... Parmi ces maquisards, se trouvait l'abbé Ploquin, un Rezéen (dont nous avons publié les mémoires). Cependant la relève est assurée ; les résistants de Libé-Nord et les Francs-Tireurs-Partisans seront aux côtés des Américains lors de la libération de Nantes le 12 Août 1944 et encercleront la poche de Saint-Nazaire où environ 25 000 Allemands se sont retranchés et ne capituleront que le 11 mai 1945 !

## REZÉ ET LA PAROISSE SAINT-PAUL DURANT LA GUERRE

LA COMMUNE compte environ 13500 habitants avant la guerre et a encore gardé un aspect rural. La population est surtout concentrée à Pont-Rousseau, dans le bourg et les îles. Rezé possède peu d'entreprises; beaucoup d'ouvriers et d'employés travaillent à Nantes dans la grande industrie: chantiers navals, fonderies, biscuiteries, aéronautique avec la Société Nationale de Construction Aéronautique de l'Ouest (SNAO) à Château-Bougon en Bouguenais, les chemins de fer, etc. Les deux villes, que seules la Loire et la Sèvre nantaise séparent, sont très liées.

4.

Allemands  
aux Naudières



chez M<sup>me</sup> MOREAU - 8 Juin 1944



5.

Bombe à Rezé,  
chez M<sup>m</sup> Moreau

Le 19 juin 1940, les Allemands pénètrent à Rezé sans difficulté, contrôlent les axes routiers, occupent les points stratégiques (comme le haut du clocher de St-Paul) et s'installent dans les bâtiments et terrains réquisitionnés comme les Naudières.

La population doit supporter la présence de l'occupant jusqu'à la libération de la commune le 27 août 1944.

Au début de la guerre, la commune est dirigée par un radical, Jean Vignais, maire depuis le 4 décembre 1936. La municipalité de gauche élue en 1935 est révoquée par le gouvernement de Vichy, le 4 mars 1941 et ses élus terminent leur dernier conseil, le 16 mars, par La Marseillaise et, par trois fois, au cri de «Vive la France, Vive la République».

Un nouveau maire est désigné par le régime de Vichy, Alexandre Le Lamer. Trentemousin, ancien capitaine au long cours et ancien conseiller municipal de 1920 à 1929, il avait été battu sur la liste de droite en 1935. Pétainiste, il manifeste son soutien au maréchal en lui assurant «le dévouement le plus complet à la grande et nouvelle tâche qu'il n'a pas craint d'assumer pour construire une France nouvelle au plus grand bien de tous ses enfants...» (Conseil municipal du 14 juin 1941). Après la Libération, le conseil est dissout et le préfet réinstalle l'ancienne municipalité en attendant de nouvelles élections en avril-mai 1945.

La commune est divisée en deux paroisses depuis 1842: Saint-Pierre, la paroisse primitive, et Saint-Paul. Cette dernière s'étend de l'est de Pont-Rousseau jusqu'à Ragon et est la plus peuplée. Le curé Moreau, au moment de son installation, fait un état des lieux. Sa paroisse compte environ 11 000 habitants dont 3 000 pratiquants. 1 800 adultes et plus de 500 enfants assistent à la messe dominicale et les communions cumulées dans l'année s'élèvent à 40 000. Les enterrements civils seraient de 18 ou 20 par an.

L'église est, selon le curé, «sale par la faute d'un sacristain déficient»; les vestiaires et la sacristie sont en mauvais état. Il ajoute que la cure, propriété



6.

Bombardements  
sur Nantes

communale, est « en réparation depuis 50 ans et ses locataires sont toujours sous la menace d'une expulsion ». Ainsi lors de son installation, le curé s'adresse au maire présent, M. Le Lamer :

« Monsieur le maire, vous avez une pierre à apporter dans cette œuvre de restauration et de mise en état de la paroisse. Nos sœurs ne sont plus chez elles en leur école, ni le curé dans son presbytère. Nous sommes chez vous et quand dans le passé, il y a eu à la tête de cette commune des élus qui ne rêvaient que d'expulsion du curé et des sœurs, la situation a été très tendue et l'avenir bien inquiétant. Il vous appartient, monsieur le maire, de supprimer cette cause de zizanie, de discordes communales et de plus, pour nous, catholiques, d'angoisses pour demain. Je sais vos intentions et je salue votre intervention bienfaisante et pacificatrice. »

La paroisse englobe aussi les écoles : l'école des garçons avec ses 200 élèves est tenue par 5 professeurs dont deux frères. Le curé souligne le « laisser-aller » de l'établissement et se félicite de la bonne renommée de l'école des filles avec ses 500 élèves encadrées par une bonne équipe pédagogique.

Les écoliers auront la surprise de voir en fin d'année 1942, certains enseignants en tenues religieuses interdites depuis la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État. Le « Monsieur... » redevient « frère... ». Le régime de Vichy tient à effacer les lois sur la laïcité. Les écoles sont fermées depuis les bombardements de septembre 1943. Un autre établissement conserve des liens très privilégiés avec la paroisse, la Maison hospitalière. *Société anonyme par actions* fondée en 1897 par le curé Hervouet, son conseil d'administration est présidé par le curé de Saint-Paul... En 1942, les curés Cottineau et Moreau possèdent chacun 10 actions. De nombreuses religieuses assurent une grande partie du service.

EXTRAITS

# Livre de Paroisse S<sup>t</sup>-Paul

FRANÇOIS MOREAU

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE

*Les Bombardements*

DEUXIÈME PARTIE

*La Libération*

TROISIÈME PARTIE

*Bilan et Actions Humanitaires*

QUATRIÈME PARTIE

*La Résistance*

LIVRE DE PAROISSE ST-PAUL

# Les Bombardements

PREMIÈRE PARTIE



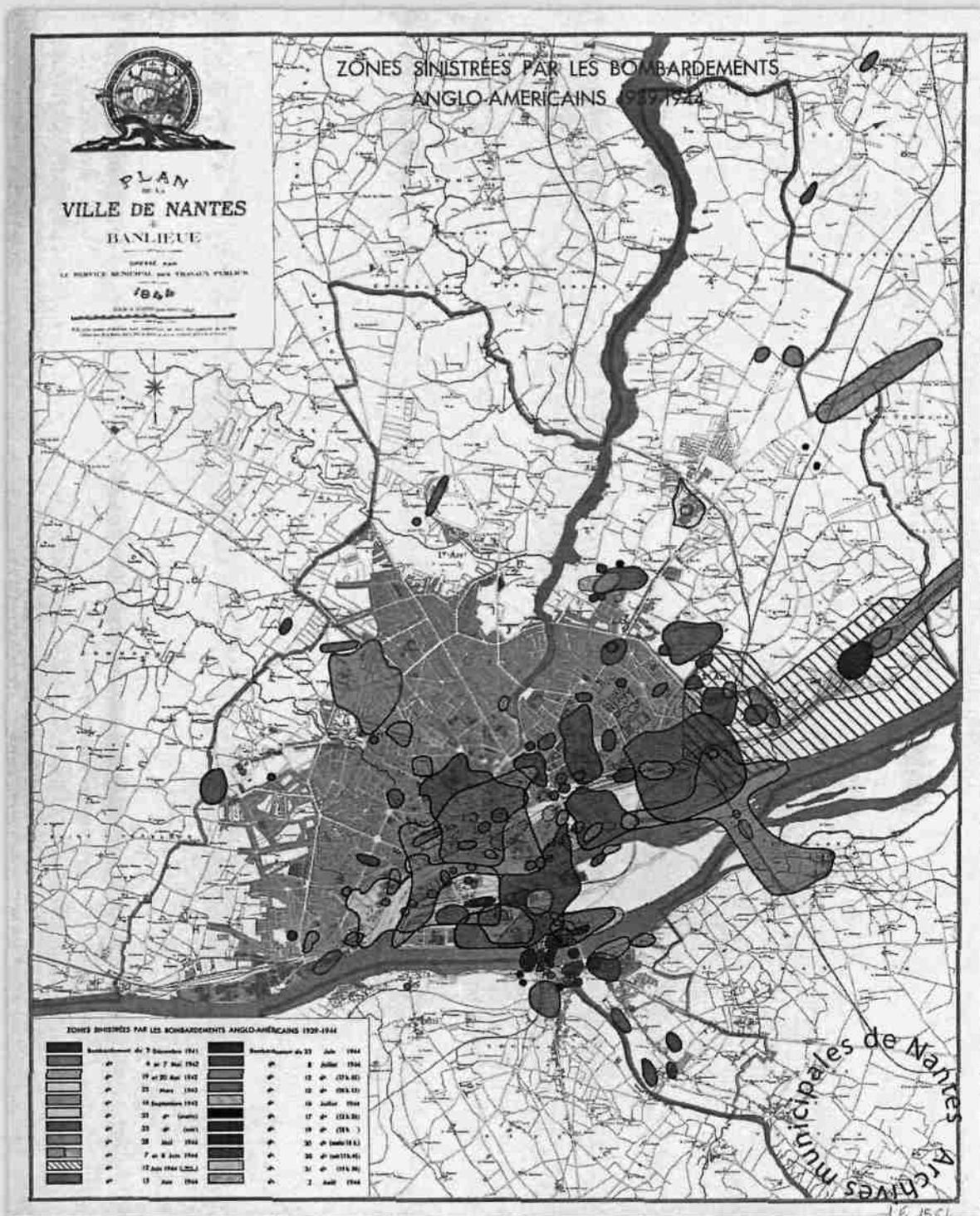
---

François MOREAU

Transcription Isidore IMPINNA

1.

*Bombardier  
Américain*



2.

Zones sinistrées  
par les bombar-  
dements,  
Archives  
municipales de  
Nantes.

## LE BOMBARDEMENT *du dimanche 4 juillet 1943*

En la Fête-Dieu, bombardement de Château-Bougon à haute altitude. Imprécision effrayante. Les bombes tombent aux Trois-Moulins, derrière le monument de la Vierge, à la Petite-Lande, à la Cocotière, à la Houssais.

Aux Trois-Moulins dans les jardins, à la Petite-Lande, tout proche de la maison *Maindon*, les plafonds tombent sur la famille à table (le bombardement avait lieu à 12 h 30 - 13 h). Nombreuses maisons ont été atteintes.

A la Houssais, le château écrasé. A la Cocotière, la maison Né, demi-soufflée. Deux autres maisons détruites. Madame Baudry était au premier étage, dans un angle, l'angle opposé est emporté. Une jeune fille reçoit le plafond de la cuisine sur sa tête et la cuisinière allumée se renverse sur elle. On la retire sans grandes blessures. Aucun mort sur la paroisse. La procession de la Fête-Dieu se fit quand même. On y chante le *Miserere* et le *De Profundis* pour les morts de Galheur et Bougon. Mes vicaires et moi étions partis immédiatement sur les lieux.

## LES BOMBARDEMENTS *de Nantes du 16 septembre (à 16h) et 23 septembre (à 9h et 19h 15).*

Avant le 16 septembre, Nantes et Rezé avaient connu 321 alertes et 9 bombardements, dont 2 graves (7 mars 1942 : 36 morts - 23 mars 1943 : 33 morts).

Le 16 septembre, l'Hôtel-Dieu est atteint et l'Hospice Saint-Jacques ne suffit pas. De nombreux blessés sont dirigés sur la Maison hospitalière. Trois chirurgiens opèrent toute la nuit. J'assiste 7 mourants dont une Jociste (appartenant à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne) dactylo de l'Hôtel-Dieu. Me montrant sa médaille, de sa voix éteinte et entrecoupée « ce n'est pas par parade, c'est par amour ! ». Une centaine de blessés ont été soignés en notre clinique.

Saint-Paul pleure une trentaine de ses enfants morts en ces bombardements. *Nantes a brûlé un peu partout pendant toute la nuit. Le spectacle était terrifiant de Saint-Paul.* En ces deux nuits, les sinistrés affluaient de Nantes, montant vers les Trois-Moulins et les Sorinières.

## LES PREMIÈRES ÉVACUATIONS

Nous nous en sommes occupées dès le 18 septembre, le premier affolement passé. Les sœurs veulent rejoindre d'autres écoles de leur ordre : on se décide pour Villedieu-la-Blouère et la Chapelle-du-Genêt. La première évacuation a lieu le 24 septembre et comprend une quarantaine de fillettes. Les Frères gagnent Saint-Mars-la-Jaille avec une trentaine de garçons. D'autres se dispersent un peu partout dans la campagne. Un assez grand nombre ne veulent pas partir.

## SERVICE *pour les morts des bombardements*

25 septembre 1943 à peine une centaine de personnes. La peur règne, on évite de sortir et de s'assembler. Dimanche 26 septembre, la grande messe est supprimée, très peu de monde, pas de choriste.



## ESSAI *de reconstitution des écoles*

3.

*Bombardements  
sur Nantes*

Des directives arrivent fin septembre et premiers jours d'octobre, demandant de reformer les écoles, l'évacuation s'avérant nécessaire et de longue durée. Saint-Mars-la-Jaille est capable de recueillir les garçons mais très peu de famille acceptent, à cause de la traversée de Nantes ou de la Loire dans la peur d'être coupés de leurs enfants. La Blouère et la Chapelle n'ont pas de possibilité de recevoir de nombreux enfants. On essaie de les regrouper à Villedieu. Cependant la Blouère et la Chapelle acceptent un 2<sup>e</sup> contingent le 6 octobre.

Le 9 octobre, entrevue difficile avec le maire de Villedieu pour obtenir le «Manoir», l'abbé Aulnette et Bonne Mère Supérieure sont avec moi.

Le 11 octobre, essai de réunir les plus grandes filles dans une localité assez proche. Visite infructueuse au Bignon, Montbert, Saint-Colomban. A Touvois, les choses s'arrangent. Nous disposons de la salle des Fêtes et d'une ancienne école fort délabrée. Une dépêche de la Révérende Mère générale défait tous nos plans. Je lui avais adressé une lettre pour lui exposer les directives de l'évêché et, en même temps, la nécessité de reformer les hautes classes au moins. Je lui avais demandé Sœur Gabrielle pour Villedieu, la Bonne Mère avec les sœurs Anne-Marie de Jésus, Louis Edouard et la cuisinière pour Touvois, ainsi que Sœur Pierre Henri pour s'occuper des petites laïques qui nous étaient confiées (une vingtaine). Elle envoyait Sœur Gabrielle dans une autre école et cassait tout. J'envoyais alors l'abbé Aulnette et les Sœurs supérieures de l'école et de la Maison hospitalière. Ils furent très mal reçus. On ne peut organiser pleinement Villedieu. Touvois fut toléré. La Révérende Mère n'avait rien compris aux bombardements et aux directives de notre évêque.

Je chargeais alors l'abbé Le Meter de la visite de Saint-Mars-la-Jaille, l'abbé Aulnette, des centres de Villedieu-la-Blouère, la Chapelle. Je me réservais Touvois. Nous y allons tous les 15 jours.

Une visite au maire de Villedieu le 23 octobre leva les dernières difficultés.

Le bon esprit règne en général dans ces centres d'évacuation, il n'y eut que de légères difficultés malgré le trop peu de confort dont jouissaient les enfants.

## L'HIVER 1943-1944

Il y eut (un) répit après les grands bombardements de septembre, cependant la *radio anglaise annonce le bombardement de certains centres, dont Bougon*. Il y eut de fait un deuxième bombardement le 18 novembre mais peu important. Dégâts cependant à l'usine.

Le 7 mars (1944), pendant la nuit à 3 h ¼, nouveau et violent bombardement sur Bougon. *Tout l'aérodrome est éclairé par les fusées, et les bombes tombent sans répit. Le vent porte vers le sud et l'on entend le grondement des éclatements jusqu'à Touvois. Sœurs et enfants pleurent de peur et d'anxiété, je pars le lendemain les rassurer.*



4.

Bombardements  
à Nantes;  
Place Royale

## PREMIÈRE RAFLE le 11 mai 1944

La rue Sadi Carnot est bloquée à l'heure de la sortie des ateliers. Allemands et policiers arrêtent et emmènent de nombreux ouvriers. Les rafles continueront, spécialement à Bougon. Les arrêtés sont enfermés au château de Nantes et expédiés en Allemagne. Bien (peu d'entre eux) peuvent revenir en leur foyer.

## NUIT DE LA PENTECÔTE 28 mai 1944

De 1 h 30 à 2 h ¼, gros bombardements. Des bombes égarées tombent rue Vigier et rue Crépin. *5 ou 6 maisons sont sérieusement soufflées, plafonds effondrés, murs crevés ou fendus. Une dizaine de personnes se retirent des décombres, on peut dire indemnes.*

*Je me rends sur les lieux sitôt la fin du bombardement. Nous recevons les sinistrés à la maison hospitalière.*

## PREMIERS bombardements après le débarquement

Les bombardements se multiplient et deviennent plus dangereux pour Saint-Paul, les ponts de Pirmil et de Pornic étant particulièrement visés.

SAMEDI 10 JUIN,

À 8 h 15, bombardement de Château-Bougon. Je viens de commencer ma messe. Monsieur Aulnette me conseille d'arrêter, je préfère continuer.

JEUDI 15 JUIN

Terrible bombardement de Nantes-Centre. La cathédrale est atteinte, le curé tué. *La vue est sinistre de la Maison hospitalière. J'ai beaucoup de peine à maintenir le calme.*

Après le bombardement de la Pentecôte, quelques personnes de service apeurées nous ont quittés. D'autres partent encore. A partir de ce moment, je ne quitte guère, de jour et de nuit, la clinique où se trouvent toujours des opérés.

19 JUIN

Service pour le repos de l'âme de Monsieur Cottineau, décédé le 10 juin et enterré le 12 au Cellier. Nous n'avons pu y aller. Son service fut interrompu - des vagues d'avions passent sans cesse - Nantes est sous les fumigènes. On ne voit rien.

VENDREDI 23 JUIN

Passage de Notre-Dame de Boulogne. Elle nous vient de Rezé par la rue du lieutenant de Monti. Nous la recevons au carrefour de cette rue avec la route de Pornic, à l'entrée de l'allée du château de Rezé. Nous sommes étonnés qu'il y ait tant de monde, l'église sera pleine. Les prières ne vont pas cesser pendant 3 heures. A 1 heure, Alerte! Personne ne bouge. A 1 heure 1/2, les bombes tombent sur Nantes. L'effroi est tel que tout chant s'arrête et un mouvement de sortie en bousculade s'ébauche. Les missionnaires hésitent, se demandant où est la sagesse. Pas d'hésitation. Il était impossible de laisser la foule s'écraser aux portes et fuir sous les bombes. Les avions, du reste, n'étaient pas dans notre quartier, mais sur Doulon. « N'ayez pas peur, la Vierge vous garde - Chantez plus fort et vous n'entendrez plus le fracas des bombes ». Personne ne sortit, les prières continuèrent dans une confiance redoublée et la conduite, pieds nus, de Notre-Dame de Boulogne à la Chaussée, où Vertou vint la recevoir, fut triomphale.

SAMEDI 8 JUILLET.

A 4 h et 8 h 15 du soir, deux bombardements en piqué de Pirmil et du Pont de Pornic. Le platelage du Pont de Pornic fut défoncé, la glacière et l'usine Champenois très atteintes. Beaucoup de maisons soufflées intérieurement rue Alsace Lorraine.

MERCREDI 12 JUILLET

Vers 8 h 1/2. Bombardement de la gare de Pont-Rousseau. La gare est détruite, ainsi que celle du petit train de Legé. L'usine *Reffé* reçoit les bombes. La rue Alsace Lorraine est très atteinte. Des bombes tombent près de la rue Julien Marchais et les nouveaux boulevards. Deux Allemands sont tués.

Dimanche 16 juillet. Bombardement du pont de Pornic et de la gare de Pont-Rousseau. Des Allemands et une dizaine d'Africains sont ensevelis dans un abri. On les retire à grand peine.

MERCREDI 19 JUILLET À 8 H 1/2

Bombardement du Pont de Pornic et de la gare. Les avions passent au-dessus du Centre Saint-Paul et piquent sur le pont. Deux avions sont atteints par la

D.C.A. et tombent en flammes. L'un d'eux s'écrase à la Morinière, dans la tenue de Monsieur Dupont. Trois aviateurs sautent en parachute. Les Allemands tirent dessus. L'un deux sera pris près de la Sèvre.

L'autre est recueilli et caché dans des wc à la Blordière. On parvient à le faire s'échapper. La défense passive trouve 3 corps carbonisés dans les décombres. Ils sont reçus au Foyer féminin, transformé en chapelle ardente. Près de l'un deux, on trouve un missel catholique. Des Allemands élèvent une protestation assez violente, de ce que les corps aient été apportés là sans leur autorisation.

Finalement, ils donnent l'autorisation de les inhumér, en accord avec Monsieur le maire de Rezé.



5.

Pont de Pirmil  
et pont de Pornic  
détruits en 1944

#### JEUDI 20 JUILLET

Inhumation des 3 Américains à 16 heures. J'avais tenté qu'il n'y eut pas de manifestation trop bruyante. Les cercueils disparaissent sous les fleurs. Beaucoup de bouquets tricolores. Foule énorme venue d'un peu partout. Je fis la levée au Foyer féminin et les corps furent conduits directement au cimetière. A plusieurs reprises, la police vint me demander des explications sur cette manifestation.

#### DIMANCHE 30 JUILLET

Deux bombardements du pont de Pirmil et de la gare, le matin à 10 h, et l'après-midi à 17 h. Le matin, une bombe très visible, passe au-dessus de nos têtes et s'en va s'écraser et éclater à la Gabardière dans un champ.

#### LUNDI 31 JUILLET

A 7 h ½, soir, encore un bombardement du pont et de la gare.

Dimanche 6 août. A 21 heures, les Allemands font sauter une partie du camp de Bougon.

#### MERCREDI 9 AOÛT

A partir de 19 h 30, ça recommence.

#### JEUDI 10 AOÛT

Les Allemands font sauter le port de Nantes et les gros navires ancrés dans le bras de Pirmil, proche du pont de Pornic. Fracas épouvantable.

#### SAMEDI 10 AOÛT.

A 6 h 20 du matin, les Allemands font sauter le pont de Pirmil et celui de Pornic. Les Américains arrivent dans la journée. Le soir, les Allemands tirent de Rezé, Pont-Rousseau, une vingtaine de coups de canon sur Nantes.

1943

Travaux au Rignos-Horteb. S<sup>r</sup> Colombin - à Bourbois la chose s'avance - nous disposons de la salle des fêtes et d'une ancienne école fort délabrée. Une épêche à la Réverende qui générale défait tous nos plans. Je lui avais adressé une lettre pour lui exposer les besoins de l'école et en même temps la nécessité de reformer les hautes classes au moins. Je lui avais demandé pour Gabrielle pour Fillette - la femme qui avec les sœurs Anne Marie de Jésus, Louis Sébastien et la cuisinière pour Bourbois, ainsi que sœur Genevieve pour s'occuper des petites laïques qui nous étaient confiées (une vingtaine). Elle envoyait sœur Gabrielle dans une autre école et cessait tout. Je m'adressais alors à l'abbé Dulnet et les sœurs Supérieures de l'école et de la maison Hospitalière. Ils furent très mal reçus - on ne peut organiser plus rien. L'école - Bourbois fut volée. La Réverende Marie n'avait rien compris aux bombardements et aux destructions de notre école.

Je chargeais alors l'abbé Le Hôte de la visite de Saint-Hippolyte - l'abbé Dulnet des centres de Fillette la Polouine - la chapelle. Je me réinstallais tous nous y allions tous les 15 jours.

Une visite au Hôte de Fillette le 23 octobre sura les dernières difficultés.

Le bon esprit rigide en général sans ces centres d'évacuation, il n'y eut que de légères difficultés malgré le trop peu de confort dont jouissaient les enfants.

6<sup>e</sup> Février 1943-1944

Il y eut répit après les grands bombardements de septembre, cependant la radio anglaise annonça le bombardement de certains centres, dont Bourbois - Il y eut de fait un deuxième bombardement le 18 novembre, mais peu important - Digats cependant à l'usine.

Le 7 Mars, pendant la nuit à 3<sup>h</sup> 45, nouveau et violent bombardement sur Bourbois. Tout l'aérodrome est éclairé par les fusées, et les bombes tombent sans répit - le vent porte vers le sud et

LIVRE DE PAROISSE ST-PAUL

# La Libération

DEUXIÈME PARTIE



---

François MOREAU

Transcription Isidore IMPINNA

7.

*Americains  
à Nantes*

## SITUATION SPÉCIALE *de Pont-Rousseau,* *après la libération de Nantes*

Pont-Rousseau devint front de combat de 1<sup>ère</sup> ligne. Le clocher est le centre d'observation, d'où les Allemands surveillent Nantes et dirigent leurs bombardements. La zone entre la cure, l'église et la maison Branchereau est zone militaire. Un mur de béton obstrue la rue à la hauteur de la première porte entre les deux confessionnaux du bas.

Des pieux antichars coupent la rue Chupiet, à la hauteur du portail de la cure. Des fossés antichars partent de l'Aufrère, coupent toutes les routes, à Ragon, ils passent dans les prairies nouvellement acquises et traversent la route de la Rochelle. La garnison des Naudières est renforcée. Les Allemands cantonnent un peu partout et ils postent des canons en divers endroits. La circulation est interdite de 6h du soir à 8h du matin. Le ravitaillement est quasi impossible. Quelques jeunes de la défense passive sont autorisés à aller chercher, au-delà des fossés antichars, le lait nécessaire aux malades et aux rares tout petits qui sont restés.



8.

Allemands  
aux Naudières

## FÊTE DE L'ASSOMPTION 1944 (le 15 août)

Les Allemands sont dans les tribunes et surveillent tous les offices. Très peu de monde, mais tous reviennent l'après-midi pour la procession du vœu national, annoncée le matin et qui se fera à l'intérieur de l'église. Pour la première fois, nous sortons les drapeaux, malgré l'interdiction et nous chantons - Vierge notre espérance - Reine de France.

Un prêtre autrichien du diocèse d'Innsbruck, aumônier diocésain des jeunes, chante avec nous, dans son uniforme de soldat allemand. Lui aussi attend la libération. Il dit sa messe à l'église tous les matins et nous lui communiquons les nouvelles de la journée. A la sortie de l'office, les personnes du chœur sortent par la sacristie, un soldat allemand, parlant fort bien le français, veut les empêcher et faire sortir par la porte de la Vierge. «Terrain militaire, terrain militaire». Nous l'envoyons promener.

## MERCREDI 16 août 1944

Le tir d'artillerie recommence le soir à 20 heures, sur le pont du Cens, 2 tués, 3 blessés. Le vendredi 18, les Allemands tirent de temps à autre toute la journée. Le mardi 22 et mercredi 23, les Allemands font sauter les munitions à Bougon, ça présage le départ, mais pendant 48 heures, les détonations sont assourdissantes.

## SAMEDI 26 août 1944

Nous apprenons que les Allemands quittent les Naudières. Je m'y rends seul, de suite, et, je constate qu'il n'y a plus personne. Désordre lamentable, saleté écœurante. J'y retourne le lendemain avec l'abbé Aulnette et quelques jeunes gens et jeunes filles. Nous y trouvons quelques soldats allemands qui firent éclater 2 grenades. Je fais partir l'abbé avec les jeunes et reste seul en arrière. Les Allemands ne dirent rien.

## LIBÉRATION de Pont-Rousseau

Mardi 29 août. Les Allemands partirent dès le matin, longeant les maisons, sur les trottoirs. Les jours précédents, ils avaient réquisitionné toutes les voitures qu'ils trouvèrent, volé de nombreuses bicyclettes. La population avait vécu dans l'angoisse.

Des étudiants qui logeaient dans la maison des Frères (Maison M<sup>lle</sup> Chevalier) arborèrent des drapeaux français et alliés dans les deux cèdres. Timidement, de-ci de-là, on sortit quelques drapeaux, on voulut les mettre au clocher mais les Allemands étaient encore sur la route de Vertou, vers la Chaussée; d'autres aux Sorinières; quelques-uns à Bougon. On pouvait craindre un retour et des représailles sanglantes. La plupart des drapeaux furent remisés pour quelques instants.

A 10 heures, parurent les premiers maquisards! Et quels maquisards! C'étaient quelques hommes travaillant sous la direction d'un nommé Dupont, au creusement du fossé antichars. Dupont s'était donné les galons de lieutenant et ses hommes étaient armés de toutes sortes d'armes disparates. Dupont voulut prendre le commandement de Pont-Rousseau, mettre la ville en état de siège, et procéder à des arrestations. A l'Aufrère, il avait fait hisser le drapeau au haut d'un mât et convoquer la population.

Les hommes étaient allés chercher le commandant de Miollis et le grand père Daniel. Ces deux excellents hommes et bons Français (Daniel avait caché des réfractaires et évadés) furent conduits, tête nue, entourés des FFI et obligés de rendre un hommage de réparation au drapeau, comme s'ils lui avaient été infidèles. Je venais d'apprendre ces faits ridicules, au moment où Dupont donnait ses ordres sur la place Saint-Paul.

Je suis allé le trouver et lui ai tenu ce langage : « Dupont, hier tu travaillais pour les Allemands et recevais leur argent, aujourd'hui tu veux prendre une place à laquelle tu n'as aucun droit. Déguerpis de suite avec tes hommes, ou j'ameute la population contre toi ». Dupont et ses faux maquisards disparurent aussitôt.

Vers 12 h, nous avions la certitude que les Allemands étaient bel et bien partis. Mais les cloches n'avaient plus de moteurs. On y amarre des cordes. Vers 13 heures, le drapeau flottait au clocher, les cloches se mettaient en branle, les drapeaux sortaient de tous les côtés et à 13 h 30, je fais entonner la *Marseillaise* devant le monument aux morts. Puis la foule rentre à l'église pour un magnifique d'action de grâce et un salut au Saint Sacrement.

Dans l'après-midi, la communication fut établie avec Nantes et parurent quelques Américains isolés.

Le soir à 18 h, Monsieur Orion, maire de Nantes, Haury, adjoint spécial de Saint-Jacques et le commandant FFI de Nantes vinrent à la cure remercier le clergé du rôle défenseur qu'il avait rempli pendant cette quinzaine du 12 au 29 août, et l'on but le champagne de la libération.

A nouveau, le soir, les cloches sonnèrent longuement et il y eut une nouvelle cérémonie d'actions de grâce à l'église, suivie d'une seconde *Marseillaise* aux monuments aux morts.

*Nota : j'appris avec stupeur de la bouche du commandant FFI de Nantes, que les Américains, lassés de la canonnade de Nantes par les pièces allemandes, avaient décidé un martellement général de Pont-Rousseau, afin d'en finir, pour le 30 août. Quelqu'un avait passé la Loire et était allé les renseigner sur les positions allemandes (clocher de Saint-Paul, comme observatoire et poste de commandement, Naudières comme caserne principale). Ce jeune homme fut du reste arrêté par les Allemands à son retour et il n'eut la vie sauve que parce qu'on fit passer cette traversée pour une histoire d'amour. Quel horrible malheur était évité de justesse.*

LIVRE DE PAROISSE ST-PAUL

# Bilan et Actions Humanitaires

TROISIÈME PARTIE

DE : Reze

**CARTE PROVISOIRE DE SINISTRE**

N° 704.

délivrée à M. TESSIER

Prénoms Georges

N° de la Carte d'identité 89104

Domicile du Sinistré 144 A. Lorraine

Domicile actuel d°

Désirant être évacué à \_\_\_\_\_

N° de la Fiche d'évacuation \_\_\_\_\_

a déclaré sur l'honneur être \_\_\_\_\_

Sinistré Partiel

Composition de la Famille 2  
(Feuilles individuelles délivrées)

07	08	09
10	11	12
13	14	15
16	17	18
19	20	21
22	23	24

COMMUNE Reze

**PROVISOIRE DE SINISTRE**

N° 704.

TESSIER

Georges

89104

144 A. Lorraine

d°

Partiel

2

ma

MAIRIE DE REZE

1944

Texte du curé François MOREAU

Transcription Isidore IMPINNA

## DOMMAGES CAUSÉS *par les bombardements à l'église et aux locaux paroissiaux*

Aucune bombe n'est tombée à proximité, mais de nombreux éclats ont été projetés jusqu'à la cure, en particulier, un gros morceau pesant.

A l'un des bombardements, une dizaine de carreaux des portes et fenêtres ont été brisés. Nous avons cru notre dernière heure arrivée et nous nous étions donné l'absolution.

10.

Maison  
Hospitalière;  
Autel de S-Paul;  
Chapelle Notre  
Dame du perpétuel  
Secours

A l'église, le vitrail a été presque entièrement soufflé; celui de Saint-Pierre est très endommagé. Le vitrail de Notre-Dame du Perpétuel Secours était fortement boursoufflé. On a pu le remettre droit. Les verrières au-dessus de l'orgue ont été brisées à deux reprises.

A l'école des garçons, nous avons une dépense de 70 000 francs pour refaire plafonds et cloisons soufflés et pour remplacer les vitres.

Dans l'ensemble, peu de choses.



## AIDES *aux sinistrés*

Avant les bombardements de septembre 1943, on avait à peu près vécu comme en temps normal. Chacun habitait sa maison et y prenait ses repas. On avait cependant accueilli à la Maison hospitalière quelques familles de Saint-Nazaire. Défense passive et Croix-Rouge secouriste

Ce fut le premier problème qui se posa en fin 1942. Le Foyer féminin venait de s'organiser et on y accueillit ces deux groupements. Il y avait leurs points d'attache; c'est là que « les cours de formation » avaient lieu et que se trouvait le matériel. Beaucoup de nos jeunes entrèrent dans ces deux groupements et s'y dévouèrent.

## ACCUEIL *aux sinistrés*

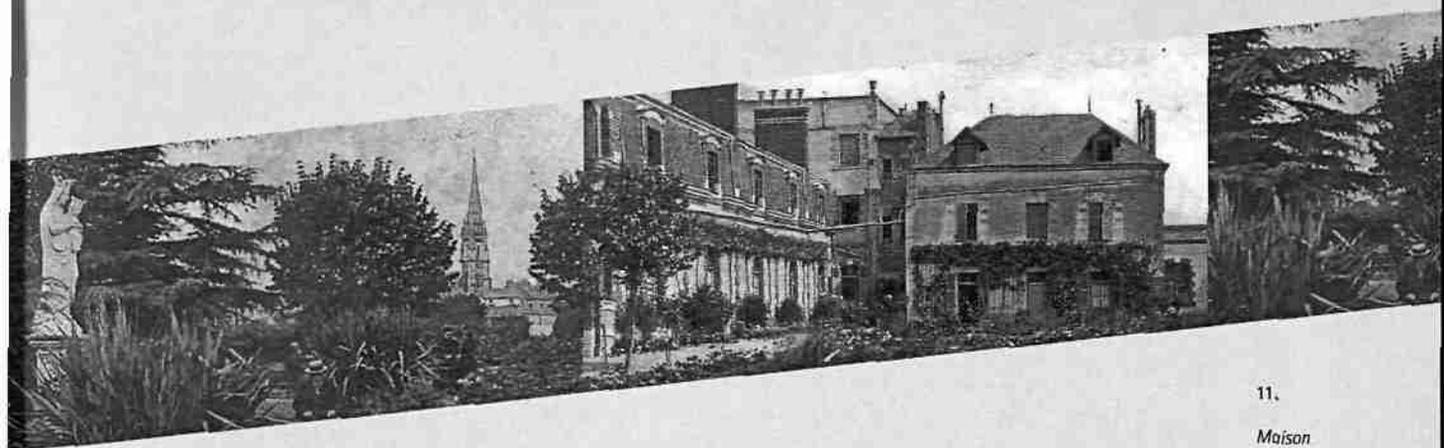
Dès le premier bombardement du 4 juillet 1943, nous nous fîmes un devoir d'offrir asile aux sinistrés dans la mesure de nos moyens. Deux dortoirs furent organisés, l'un dans la salle du petit Patronage, l'autre à la maternelle. De même, on établit une cuisine dans une salle du foyer féminin pour assurer les repas. Après les bombardements de septembre, cette organisation improvisée devint permanente, en accord de relation avec le centre de Nantes.

## DORTOIRS

Nous disposions de 35 lits (cadres de bois avec treillage), matelas et couvertures. Ces lits furent installés au Foyer féminin en diverses salles et à la maternelle (2 salles). Les sinistrés pouvaient immédiatement trouver refuge. Bon nombre vinrent de Nantes.

## CANTINE

La cantine s'avéra aussi indispensable que les dortoirs et même plus. Elle fournit des repas non plus seulement aux sinistrés, mais à beaucoup d'autres (hommes et jeunes gens surtout) qui étaient restés pour le travail, tandis que les maîtresses de maison étaient évacuées. Des tables furent disposées au premier étage du Foyer féminin transformé en cantine. Quand le centre d'accueil supprimé le ....., il dénombrait ..... et ..... repas. Les sœurs de la Maison hospitalière portèrent le lourd fardeau de cette organisation. Il n'y en eut pas d'autre à Pont-Rousseau.



11.

*Maison  
Hospitalière*

## CHAPELLE ARDENTE

Plus d'une fois, hélas, la salle du Patronage (au Foyer féminin) fut transformée en chapelle ardente pour accueillir les corps des victimes. Les cercueils s'alignaient à côté des uns et des autres. Il y en eut jusqu'à 7 à la fois. Chose digne de remarque, aucun habitant de Pont-Rousseau ne fut tué sur le territoire paroissial. Les paroissiens qui périrent furent tous tués en dehors. Je ne connais de tués sur le territoire paroissial que 2 soldats aux Trois Moulins au moment de l'invasion, 3 Américains descendus d'avion et quelques Allemands (certainement deux) en gare de Pont-Rousseau.

## CENTRE D'OPÉRATIONS *et de soins pour les blessés*

Pendant toute la durée de la guerre, la clinique Saint-Paul fut un centre d'opérations et de soins pour les blessés. L'Hôtel Dieu n'existait plus. Saint-Jacques insuffisant. Les cliniques de Nantes dans une zone plus dangereuse. Très spécialement, lors des grands bombardements de Nantes, la clinique Saint-Paul fut un des principaux centres d'opérations urgentes et de soins aux blessés, dirigés ensuite sur les hôpitaux de campagne. Le chirurgien principal de la clinique, Monsieur Patureau, fut tué lors d'un bombardement.



12.

École St Paul  
de Rezé,  
des filles 1945,  
des garçons 1945  
1946

## ÉCOLE *Notre-Dame*

Sitôt après l'évacuation de l'école, en septembre 43, l'école Notre-Dame devint le refuge officiel des cheminots de l'État; ils y couchaient et y mangeaient. Ce centre d'accueil était dirigé par l'assistante sociale de la gare de l'État. Le nombre varia de 50 à 80 pour le coucher. Ils y étaient plus nombreux pour les repas, à cause de l'évacuation des femmes. Ce centre fut bien dirigé, il n'y eut pas de graves dégâts.

Ici, il faut mentionner M<sup>lle</sup> Janine Estrade comme gardienne de l'école Notre-Dame, après les évacuations. Très fidèlement et très courageusement, de septembre 43 à octobre 44, elle veilla sur l'école, et affirma par sa personne, notre présence.

C'est à l'école Notre-Dame que furent reçus et sauvés les 4 maquisards de Saffré qui s'étaient adressés à la cure.

Les cheminots quittèrent l'école Notre-Dame au début d'octobre 1944 et l'école rouvrit ses portes en fin de mois.

## ÉCOLE *Saint-Paul*

L'école Saint-Paul eut une destinée plus lugubre, elle devint un des principaux centres d'entrepôts de cercueils pour la ville de Nantes. C'était triste de voir ces hautes et longues files de cercueils attendant les victimes.

## CERCLE catholique

Pendant 7 ans, la paroisse fut privée de son cercle. A la mobilisation de 39, diverses formations de soldats l'occupent, et s'y succèdent. Puis ce fut jusqu'à l'invasion de 1940, l'usine *Ruggieri* qui s'y installe. Au moment de l'invasion et pendant quelques mois, ce sont les Allemands. En fin de 41 et début 42, il n'y a personne, mais les locaux sont dans un état lamentable. De temps à autre, les Allemands y reviennent. Lors des bombardements de septembre 43, la maison *Citroën* perd ses garages et, sur réquisition de la préfecture, elle s'installe en notre cercle. Ce fut la débâcle. Les bureaux furent établis dans les chambres du concierge. Le magasin de matériel dans la salle de gymnastique et le cercle des anciens. Sur la cour, s'élève un grand garage en planche pour abriter les cars. Le portail n'était pas assez large pour donner passage aux cars, il fut démoli et l'entrée élargie. Nous n'étions plus chez nous. Après de longs et pénibles pourparlers, la maison *Citroën* ne quitta le cercle qu'au début 1946, elle avait autorisé cependant la réouverture du cinéma, car elle avait également droit d'occupation sur la grande salle. Au départ de *Citroën*, le cercle était dans un état lamentable. La maison ne consentit au versement que de la somme de 110 000 francs comme réparation aux dommages. C'était insuffisant, mais toute la paroisse attendait le départ avec tant d'impatience que la proposition fut acceptée.



13.

*Résistance,  
sabotage des  
transports  
Allemands*

*Pèlerinage à  
Lourdes,  
cheminots  
catholiques  
de st-Paul  
en 1947*

*Jean Moulin,  
résistant*

## ACCUEIL d'œuvres diverses au Foyer féminin

Diverses organisations de Croix-Rouge ou de « GAFSO » pour secours et visites aux bébés et mamans cherchaient un local. Elles furent accueillies volontiers et le Foyer féminin devint un centre officiel de bienfaisance sociale. Quelques-unes demeureront, celle de la pesée et la visite des bébés.

# Commentaire

ISIDORE IMPINNA

*Le curé François Moreau débute son récit par les bombardements du 4 juillet 1943 qu'il décrit avec moult détails. Il insistera davantage sur les bombardements des 16 et 23 septembre 1943.*

**L**E BOMBARDEMENT le plus meurtrier (plus de 1100 morts et 800 blessés) a lieu le 16 septembre 1943 : 160 avions déversèrent environ 1000 bombes sur Nantes, détruisant une partie du centre-ville et sur les communes périphériques dont Rezé. D'autres bombes tombent sur le centre de la ville le 23. Ces bombardements visaient la zone portuaire, l'aéroport de Château-Bougon, les gares... Bouleversé, le curé écrit : «... Nantes brûle... et le spectacle est terrifiant de Saint-Paul... Les sinistrés affluaient de Nantes montant vers les Trois-Moulins...».

Les points stratégiques : usines, centrales électriques, centres administratifs, réseaux ferroviaires, les ponts, les infrastructures portuaires, etc, sont aux *mains de l'occupant* et participent à l'effort de guerre de l'Allemagne et sont devenus des objectifs pour les bombardiers anglo-américains. A Nantes et dans sa banlieue, sont particulièrement visés la zone portuaire, les gares de triage, les ponts, l'aéroport, les usines d'armement comme les ateliers Batignolles (locomotives et tourelles de canons) ou la société nationale de construction aéronautique de l'Ouest à Château-Bougon en Bouguenais. Les bombardements à très haute altitude n'atteignent pas toujours leurs objectifs et la ville subit durant toute la guerre, 28 attaques aériennes tuant entre 1800 et 2000 civils et blessant plus de 3000 autres. Rezé, selon un rapport de la Défense passive, reçut environ cinquante bombes et deux obus faisant 9 tués et 10 blessés et endommageant 166 habitations dont 56 détruites à plus de 30%. (De

nombreux Rezéens tués à Nantes sont à ajouter à cette liste). Au bilan humain et matériel des bombardements s'ajoute le traumatisme lié à la peur. Beaucoup partirent se réfugier loin de la ville parfois même hors du département. Les autorités avaient donné l'ordre d'évacuer les enfants et les vieillards et demandé à la population active seule de rester.

Une centaine de blessés sont soignés à la Maison hospitalière et réconfortés par le prêtre toujours présent dans son hôpital. Pour éviter un nouveau drame, des mesures d'évacuation sont prises par les autorités ; les écoles catholiques étant fermées à Rezé, François Moreau veille toutefois à assurer *la scolarité des enfants de sa paroisse*. Avec ses vicaires, il trouve des refuges dans des communes rurales jusque dans le Maine-et-Loire. Régulièrement, avec la voiture gazogène de M. Bergère, le curé rend visite à ces jeunes réfugiés et répond aux appels d'urgence des religieuses et des enfants installés à Montbert «qui pleurent de peur et d'anxiété» lorsqu'ils entendent le fracas des bombes qui s'abattent sur Château-Bougon. Les enfants restant à Rezé sont confiés à M<sup>lle</sup> Estrade qui leur dispense quelques cours.

Toute la vie paroissiale est perturbée : les offices religieux et les processions sont parfois interrompus et seuls la prière et le chant apaisent la peur des fidèles. L'Église, comme durant la Première Guerre mondiale, participe activement aux œuvres de secours. Elle héberge et nourrit les réfugiés,

les sinistrés des bombardements et les religieuses très nombreuses à la Maison hospitalière soignent les blessés. Des jeunes catholiques engagés dans la défense passive et la Croix-Rouge portent les premiers secours. Les locaux paroissiaux sont prêtés ou réquisitionnés: l'école des garçons devient un dépôt de cercueils et l'école Notre-Dame, un centre d'accueil pour les cheminots etc.

Si F. Moreau laisse parfois paraître son émotion, il ne porte aucun jugement sur l'opportunité des bombardements et ne nous dit rien sur l'opinion de ses paroissiens. Cependant l'enterrement des aviateurs américains abattus montrent l'empathie des Rezéens envers les alliés, leur attachement à la patrie et le rejet de l'occupant. Ils assistent nombreux à la cérémonie, «une manifestation» écrit le curé sans autre précision; les cercueils sont recouverts de fleurs tricolores malgré la présence de la police. Dans un autre témoignage, une croix de Lorraine est déposée sur un cercueil par un habitant. Tout cela en présence de la police qui avait assisté les Allemands, lors de la première rafle des ouvriers à Rezé deux mois plus tôt. Il est vrai que nous sommes le 19 juillet 1944, les alliés ont débarqué en Normandie et la libération proche!

Le premier jour de libération de Rezé, le 29 août 1944 est marqué par une certaine fébrilité; le curé Moreau décrit une armée allemande en déroute: le matin, les soldats allemands partent en longeant les murs, sur les trottoirs, volant tous les moyens de locomotion et abandonnant leurs campements



14.

Rue Brégéon

comme celui des Naudières. Le contraste est saisissant avec le 17 juin 1940 où les troupes paraient en remontant la rue Jean-Jaurès dans leurs beaux camions. A peine les Allemands partis, des hommes surgissent et se proclament Résistants, des opportunistes de la dernière heure que le curé menace et chasse. Il connaît bien ses paroissiens et les vrais résistants! Par cet éclat, il se montre comme le défenseur des mouvements de résistance. D'ailleurs, le commandant des FFI de Nantes est venu remercier du «rôle défenseur du clergé durant la dernière quinzaine...» Le drapeau tricolore flotte enfin le soir du 29 août 1944... sur le clocher de l'église et le curé de St-Paul tient à montrer d'une manière ostentatoire la contribution de l'Église à la victoire du pays comme s'il voulait devancer toutes polémiques sur la position pétainiste de l'épiscopat français et ne pas laisser aux communistes le monopole de la Résistance.

## *Isidore Impinna*

---

La guerre touche tout le territoire national et frappe particulièrement les civils qui représentent la moitié des victimes de cette guerre (50% pour la Première Guerre mondiale). 75000 Français périrent des bombardements alliés. Entre 1940 et 1945, avec plus de 55 000 tonnes de bombes, la France est, après l'Allemagne, le deuxième pays le plus touché par les bombardements alliés sur le front ouest. Les destructions sont considérables, des villes comme Saint-Nazaire, Lorient, Royan sont entièrement détruites. Nantes, ville portuaire et industrielle, était aussi une cible stratégique.

Si la population de l'agglomération nantaise comprend les objectifs des alliés, elle s'interroge sur le mode de bombardement américain. A la différence des Anglais qui préfèrent les attaques de nuit ou en piqué, les Américains bombardent massivement de jour, à très haute altitude d'où des frappes imprécises faisant de nombreuses victimes sans atteindre toujours leurs objectifs. Ces frappes aériennes sont l'objet de la propagande du régime de Pétain et même de la critique de certains résistants qui ne peuvent accepter la mort de tant d'innocents et d'ouvriers dans les usines. En 1944, Churchill, inquiet d'une évolution possible de l'opinion publique française, avait demandé sans succès au président américain Roosevelt de réduire les bombardements au minimum. Pour l'historien Richard Overly, les Britanniques avaient pensé au début du conflit que la combinaison des bombardements et leur propagande allait produire des troubles sociaux en France, menaçant ainsi le régime de Vichy. Or, les bombardements renforcèrent le poids de l'État car lui et lui seul, pouvait assurer une organisation de secours efficace. Le Secours National avec Pétain en tête ou le groupe profasciste, le Comité ouvrier de secours immédiat, distribuaient vêtements et nourriture aux sinistrés.

En fait, l'attitude de la population évolue dans le temps et selon les circonstances. Au début de la guerre, les Français très germanophobes approuvaient la poursuite de la guerre des Anglais et leurs bombardements qui détruisaient l'effort de guerre allemand et sapaient le moral des troupes occupantes. Ils apportaient la preuve que la victoire était encore possible. Les mois passant, ils se rendirent compte que la libération tarderait et l'enthousiasme fit place à la résignation et à l'abattement sans pour autant adhérer à la propagande pétainiste. Quand la libération arriva en 1944, l'opinion publique était partagée sur l'efficacité des bombardements. On se réjouissait bien sûr de la défaite allemande mais certains, en particulier ceux des zones dévastées, n'ont pu s'empêcher de penser que le coût humain de la libération aurait pu être plus limité.

---

LIVRE DE PAROISSE ST-PAUL

# La Résistance

QUATRIÈME PARTIE



---

François MOREAU

Transcription Isidore IMPINNA

## LA RÉSISTANCE *à Saint-Paul de la part du clergé et de quelques catholiques*

### *1er fait*

Mars 1941. Évasion d'un Algérien, Ali-Ben-Arbi, d'une colonne de prisonniers travaillant à l'allée de Rezé, se réfugie chez Monsieur Raguideau - Monsieur Letoquin, averti - Monsieur Billon, consulté - Monsieur Cottineau l'accepte à la cure - Le lendemain, dirigé chez Monsieur Daniel par Monsieur Letoquin et Alfred Richard - Vivres de Messieurs Joubert et Dixneuf - Nouveaux papiers : Démobilisation, identité (Vandernotte Decré) - Embauche à Château-Bougon et rapatrié.

### *2ème fait*

Fin septembre 1941. Madame Lacroix recueille un 2<sup>e</sup> Algérien, prisonnier évadé. Avertit Monsieur Raguideau qui adresse M<sup>lle</sup> Lacroix à Monsieur Letoquin. Celui qui donnait des faux papiers était arrêté, mais il apprend qu'une organisation secrète d'Angoulême facilite le passage en zone libre, en même temps Monsieur Auguste Picot recommande un camarade évadé, réfugié à Sèvres.

Le 2 octobre, Monsieur Letoquin part pour Angoulême avec ses deux évadés. Aide pécuniaire Mademoiselle Joubert. Pourparlers laborieux, défiance marquée. Roumain naturalisé Français, un (P.S.F.) : Monsieur Guichard - Monsieur Simon, directeur d'usine. Le 4 octobre, les deux évadés sont en zone libre.

### *3ème fait*

Fin août 1942. Mademoiselle Branchereau, cousine de Mademoiselle Branchereau de la place Saint-Paul, avertie par Monsieur Richard, sollicite la mise en sûreté de son filleul de guerre, Marcel Grazio, instituteur libre, évadé, camouflé à Derval et dénoncé, obligé à fuir. Il est logé chez Madame Lacroix. 2<sup>e</sup> voyage à Angoulême, quelques jours après, carte interzone, Marcel Lacroix, gravement malade, hôpital Confolens.

### *4ème fait*

Novembre 1942. 5<sup>e</sup> fait - Mai 1942 - Evasion d'un ouvrier requis de Château-Bougon et qui s'échappe, présenté par Monsieur Auguste Picot - via Angoulême.

### *5ème fait*

Évasion manqué d'un P.G. (Prisonnier de Guerre) 1942 (Monsieur Caille rue Aristide Briand) affaire réglée avec Monsieur l'abbé Aulnette, manque de décision du P.G.

### *6ème fait*

Décembre 1942. Évasion de Monsieur Cartier, Haute-Ile. Action de Monsieur l'abbé Aulnette. Averti par sa femme. Évasion décidée de Francfort sur le Main. Caché rue Copernic. Angoulême averti départ de Monsieur Cartier. Déception à Angoulême. Simon arrêté. Guichard répond qu'il ne comprend rien. Retour de Monsieur Cartier plutôt en colère. Lettre explicative 48 heures après. Monsieur Cartier placé instituteur par Monsieur Brillouet à Teillé puis à la S.N.C.F.

Cette affaire faillit avoir un dénouement tragique à la mi-mai 1943. 3 policiers chez Monsieur Letoquin vont l'interroger sur le placement à Teillé d'un prisonnier évadé. Monsieur Letoquin répondit avec une naïveté apparente qui détourna les soupçons ; entre temps, tous ceux qui furent mêlés à cette affaire furent avertis.



### A partir de 1942

L'action de résistance patriotique des catholiques se manifesta, non plus par l'aide aux évadés mais par :

- 1° - le secours aux familles des déportés, emprisonnés ou fusillés ;
- 2° - par la résistance aux ordres de réquisition du travail ;
- 3° - par l'assistance aux maquisards en danger.

#### *Aide aux familles des déportés, emprisonnés et fusillés*

Cette aide commença, aux heures sombres où la silhouette passait de préférence la nuit, dans les rues de Pont-Rousseau, pour arrêter de nombreuses vies, que la presse baptisait du nom uniforme sans aucune distinction de terroristes. Contre tout droit, avec une cruauté froide, quand on ne peut atteindre les individus recherchés, on arrête les membres de la famille. C'est ainsi que furent incarcérés toute la famille Brégeon et avec elle, Monsieur Simon, chef de la musique de Saint-Paul... La petite fille Gisèle fut laissée à l'abandon dans sa maison...

Il n'était pas possible de laisser passer sans protestation de telles violences. A l'évêché on me conseilla d'avertir la préfecture et on appuya ma démarche. Chef de cabinet du Préfet : Monsieur Baudet Germain : « Nous ne pouvons rien faire, nous sommes sous un régime de terreur ». Seule la Gestapo peut quelque chose. A l'évêché on hésite, pour deux raisons : démarche sans effet de libération, démarche dangereuse, menace d'incarcération. Monsieur Billot, le visiteur des prisons, l'encourage, il accepte de m'accompagner. Visite au chef de la Gestapo. Jeune lieutenant de 30 ans devant qui les officiers généraux eux-mêmes tremblent. Conversation très courte : « Mettez par écrit votre réclamation et signez ». Monsieur Billot et moi, nous nous consultâmes et le rapport fut décidé : protestation contre l'arrestation d'innocents. Enfants privés de leurs parents et sans ressource (le petit Simon et la petite Tanguy). Effet désastreux sur la population et contre l'Allemagne. Aucune réponse. Plus tard, lettre à de Brinon : aucune réponse.

Entre temps secours aux familles restées dans le besoin, parce que privées de leur soutien. Nouvelle démarche à la préfecture. Meilleur accueil. Secours à des pauvres et distribués par Saint-Vincent-de-Paul. Monsieur Drouet et Monsieur Bouteiller se partagèrent les familles d'arrêtés et de fusillés.

16.

RÉSISTANTS :  
(de gauche à droite)

F. Thomazeau  
M. Thomazeau  
A. Rouault  
G. Barbeau  
M. Lagathu  
M. Jouaud

## RÉSISTANCE *aux ordres de réquisition du travail*

Les journaux présentent le départ comme un devoir de justice, de solidarité, comme un acte de patriotisme pour le relèvement de la France et l'obtention d'un prix meilleur.

Le plus urgent était d'éclairer, de montrer nettement que ces ordres n'obligeraient nullement en conscience et qu'il valait mieux ne pas aider à la victoire allemande.

Réunion d'hommes. Lecture commentée des lettres d'évêques. Diffusion de ces lettres à la Maison hospitalière. Abbé Aulnette en ses œuvres.

Action nette du clergé de Saint-Paul. Encouragement des réfractaires voire même les aidant à les cacher aux permissions, les encourageant à ne pas retourner. De même pour la réquisition de la main d'œuvre féminine.



17.  
Affiches de  
propagande :  
Service Travail  
Obligatoire

## ASSISTANCE *aux maquisards poursuivis*

### 2 faits principaux :

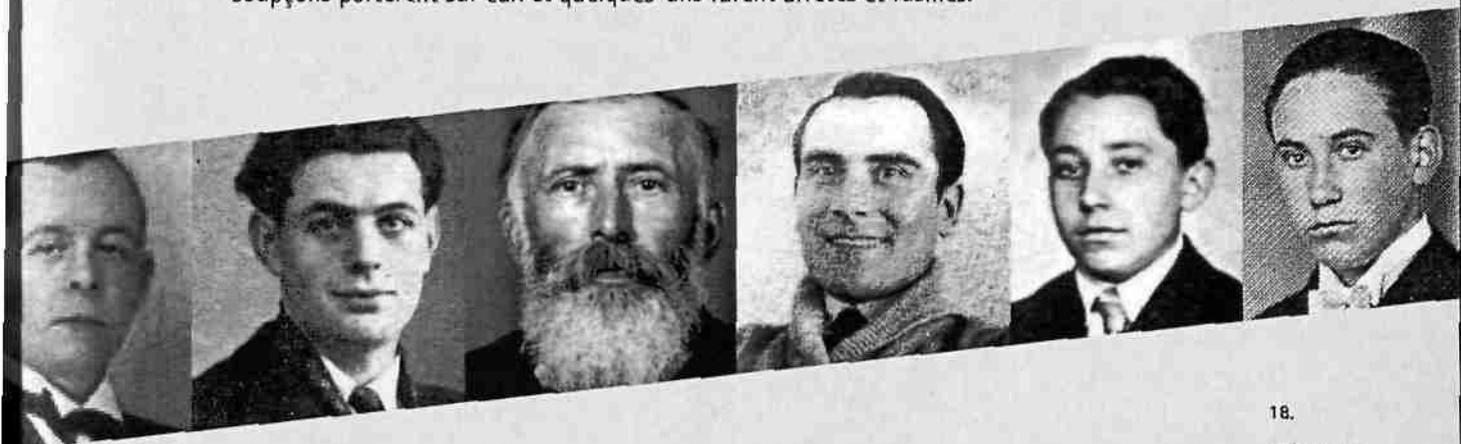
1 - Après la lamentable affaire du maquis de Saffré, arrivent un soir, 4 maquisards, poursuivis par les Allemands... Un de leurs chefs, un jeune de Rougé fusillé le 29 juin, a indiqué la cure de Saint-Paul comme lieu de refuge... Depuis 4 jours, ils errent à travers champs, repoussés de tous, sans nourriture ni abri. Ils sont dans un état lamentable. Ils rentrent chez Madame Hervouët et lui causent une vraie peur... que faire?... La milice en ce moment fait des rafles au carrefour... on les garde, on leur donne à manger. Puis, je fais avertir Messieurs Estrade et Torimié de préparer un refuge au 52... près des cheminots... Quand le danger fut écarté, ils gagnèrent le maquis de Machecoul.

2 - Puis ce furent deux maquisards bien connus désormais de Saint-Paul, l'un venant du maquis de Savoie et des Ardennes, l'autre de Bretagne. Pendant tous les derniers jours de l'occupation, ils seront à la Maison hospitalière.

Attitude du parti communiste de Saint-Paul pendant l'occupation :

Il semble qu'il n'y ait eu qu'une bande de jeunes à être vraiment actifs et leur activité a surtout consisté dans des sabotages, sans importance militaire, mais très agaçants pour l'occupant. Ce fut surtout des coupures de lignes téléphoniques faites la nuit et réparées le lendemain ou encore des jets de gros pétards

contre les portes de personnes accusées de collaboration (ex. : maison Poiron). Ces sabotages ou attentats, fréquemment répétés, indisposèrent les Allemands qui prirent des mesures répressives contre toute la population : défense de circuler de telle heure à telle heure (pendant 15 jours ce fut de 18 h 30 à 7 h 30), obligation de garder les lignes (hommes de garde requis dans la population civile et placés de distance en distance). On soupçonnait des jeunes d'être les auteurs de ces attentats. La police dite *Pétain* semble s'en être mêlée. On s'aperçut de l'absence fréquente de la maison familiale d'un certain nombre de jeunes. Les soupçons portèrent sur eux et quelques-uns furent arrêtés et fusillés.



18.

RÉSISTANTS :

P. Le Floch  
C. Bachelier  
H. Adam  
M. Boissard  
A. Brégeon  
M. Brégeon

Leurs noms ont été donnés à des rues : Frères Brégeon - Tanguy Brégeon - Tanguy - Lagathu-Gaulué - Thomazeau - Jean Fraix - Guinoiseau - Maurice Jouaud, etc.

Les frères Brégeon avaient d'abord réussi à s'enfuir. La famille entière : père, mère, frère, beau-frère et sœurs furent arrêtés et emmenés en des camps de concentration. Comme je l'ai déjà écrit, je suis vainement intervenu en leur faveur.

Ces arrestations avaient laissé des misères derrière elles. J'ai obtenu de la préfecture des secours qui furent distribués par l'intermédiaire des confréries de Saint-Vincent-de-Paul.

## RÉSISTANCE à Saint-Paul en dehors du parti communiste

Je ne suis pas suffisamment renseigné, je ne connais que quelques faits épars. Monsieur Chartier, du carrefour, était officiellement inspecteur de ravitaillement. Il passait pour collaborateur. En fait, il était affilié à un groupe de résistants et il était chargé d'assurer le ravitaillement des troupes, lorsqu'elles débarqueraient et arriveraient dans la région. Il m'avait mis dans son secret et je le voyais de temps à autre pour renseignements. Il a été découvert, emmené en Allemagne et probablement passé par la chambre à gaz. La rue de la Fonderie a pris son nom.

Monsieur Huchon, qui tenait le magasin de ferblanterie rue Sadi Carnot, près de la place Saint-Paul, a manqué de prudence et affichait trop ses sentiments gaullistes. La rumeur a prétendu qu'il avait été dénoncé par le colonel Poiron et son épouse.

Il a été arrêté et il est mort dans un bombardement en Allemagne. Je cite ce cas particulier, c'est pour montrer la mentalité d'après la libération. Une pétition a été faite, signée par de très nombreuses personnes parmi lesquelles nombre de catholiques de premier plan, ils demandaient la mort du colonel Poiron et de son épouse, ne s'appuyant que sur des rumeurs, eux-mêmes ne sachant rien. Ça a été un temps de haine sauvage. Quelle était la culpabilité réelle du colonel et de sa femme? Ils avaient certainement des relations amicales et scandaleuses avec l'occupant et j'avais dû les écarter de nos œuvres et demander à l'abbé Praud de cesser des relations qui nuisaient, le faisant passer pour un collaborateur. Le colonel, condamné à mort, est mort mystérieusement en prison et son épouse, condamnée à la même peine a disparu. Leur maison, face à l'entrée du parc, confisquée, est devenue la propriété de la commune. Dans les groupes de défense passive et secouriste, il y avait de nombreux gaulistes. Ce furent eux qui sauvèrent un des Américains descendus en parachute de l'avion atteint par la D.C.A. allemande. Ils le cachèrent d'abord dans des wc isolés dans le jardin, à la Blordière, puis ils réussirent à l'évacuer.



## A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!  
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné leur jour.



19.

Affiches, appel à la résistance du Général de Gaulle;

Américains accueillis par les Nantais.

## LE COMITÉ DE LIBÉRATION

Le Comité de Libération se constitua ayant à sa tête Monsieur Misho, de la Chaussée. C'était un représentant de commerce qui s'était fait distributeur de tracts gaullistes. Rentrèrent dans le comité des représentants des partis dits résistants : communiste, socialiste, démocrate-chrétien et des syndicats. J'étais en bonne relation avec le Comité et averti par M. Misho ou le démocrate (Soulard). J'ai pu empêcher bien des actes de sectarisme et réduire à néant diverses accusations de collaboration. Le nombre de personnes arrêtées fut minime : 4 ou 5.

Bien que voisinant le drapeau rouge, la faucille et le marteau, le clergé a tenu à être présent à toutes les manifestations patriotiques d'alors et les catholiques nous suivaient. Nous multiplions les drapeaux tricolores pour écraser le drapeau rouge et nous donnions l'impression très nette d'être les plus nombreux.

Du reste, étant donné la conduite du clergé de Saint-Paul sous l'occupation, personne n'osa jamais s'en prendre à nous.

La présence du pauvre abbé Praud nous eût fortement gênés, mais le Bon Dieu l'avait pris chez lui l'année précédente. Il avait continuellement prôné l'obéissance totale aux décrets de travail en Allemagne, et autres décrets arrachés à contre cœur au gouvernement français. Dieu merci, l'accord unanime du curé, des abbés Aulnette, Le Meter et Renoul pour donner des conseils opposés, réduisit à néant toute influence contraire et le clergé pouvait à la libération sortir la tête haute face aux communistes et socialistes.



## FRANÇAIS DE LA ZONE NON OCCUPÉE

Le 14 Juillet 1942  
vous répondrez à l'appel  
des mouvements de résistance



"Le 14 Juillet, symbole de la Liberté, est aussi le symbole de l'indépendance et de la fierté nationales, pour lesquelles nous avons juré de lutter et de vaincre."  
GÉNÉRAL DE GAULLE

## FRANÇAIS DE LA ZONE NON OCCUPÉE

20.

*Américains  
accueillis par  
les Nantais ;*

*Le curé François  
Moregu*

Les premières élections communales après la libération furent franchement mauvaises ; elles furent faites au scrutin de liste majoritaire. La nouvelle municipalité fut entièrement socialo-communiste. Un de ses premiers gestes fut de débaptiser les rues pour leur donner des noms communistes ou socialistes. Tous les vieux noms du pays disparurent et furent remplacés par des noms de célébrités marxistes et de fusillés communistes. Malgré cela, les élus n'osèrent pas toucher au clergé. Cependant, dans une manifestation publique, ils semblèrent dire qu'ils avaient été les seuls vrais résistants et que d'autres qui prétendaient l'être aujourd'hui seraient bien en peine de montrer leurs actes de résistance sous l'occupation. Ce fut pour moi l'occasion d'une conférence annoncée avec beaucoup de publicité.

# Commentaire

MICHEL KERVAREC

*Nous avons l'ouvrage de Héliette Proust, Gilberte Larignon et Chantal Lamotte d'Incamps « Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale » publié en 1985, pour informer nos amis sur ce que fut le conflit à Rezé. Nous avons aussi le témoignage de Marcel Thomazeau sur la résistance locale communiste publié dans nos bulletins 63 et 64 et voilà que nous découvrons celui du curé de Saint-Paul, François Moreau, nommé à ce poste en 1942 en remplacement de l'abbé Cottineau.*

LE CURÉ MOREAU nous apprend ainsi que, dès les débuts de l'occupation, quelques-uns de ses paroissiens s'investirent dans l'aide aux prisonniers évadés et dans leur acheminement en zone *libre*. Un peu partout, il en fut de même, ce qui montre que la population était loin d'avoir baissé les bras après la défaite des armées. D'autres Rezéens, plus rares, s'investirent dans la préparation de la lutte pour la libération du pays, ce qui passait par le renseignement, ainsi, de Eugène Chartier qui, découvert, fut envoyé en déportation à Buchenwald où il mourut. Nous apprenons que le curé Moreau connaissait son engagement avec lequel il sympathisait. Son témoignage confirme ce que les enquêtes de police du moment indiquent. Dans sa masse, la population est hostile à l'occupant et est restée fidèle à l'alliance britannique, puis américaine. Même les bombardements ne provoquèrent que peu de véritable retournement de l'opinion.

Le curé Moreau et trois de ses vicaires appartiennent à cette majorité mais, en plus, ils oseront héberger des fugitifs du maquis et venir en aide aux enfants restés seuls après l'arrestation de leurs parents.

Et pourtant, on ne relève aucune attaque contre le pouvoir du maréchal Pétain dans ses propos, comme s'il n'était pas l'allié d'Hitler et l'ennemi juré des Anglais et Américains, le pourvoyeur des camps de déportation en Allemagne et l'artisan de l'extermination des Juifs, le chef suprême des assassins de la milice et autres suppôts du nazisme. Il y a quelque chose de profondément irrationnel dans les mentalités du temps. On a créé un mythe Pétain, ce que celui-ci a entretenu le mieux qu'il a pu ; et ça a marché vis à vis du plus grand nombre et le curé Moreau en était. On le relève lorsqu'il évoque son quatrième vicaire, le très collaborationniste abbé Praud : « Il avait continuellement prôné l'obéissance totale aux décrets de travail en Allemagne et autres décrets arrachés à contrecœur au gouvernement français. » A contrecœur ? Plus d'une fois. Pétain est allé au-devant des demandes allemandes, ainsi en ce qui concerne les Juifs où il a fait du zèle. Il était en accord idéologique avec les pouvoirs fascistes depuis longtemps. Ce n'est pas pour rien qu'il mit fin au pouvoir républicain.



21.

Affiches  
propagande  
S.T.O

Le curé François Moreau tend à minimiser les menées du colonel Poiron et de son épouse, bien que reconnaissant que ces gens-là n'étaient pas fréquentables. Ils ont été jugés en bonne et due forme par la cour de justice de Loire-Inférieure laquelle prononça 13 condamnations à mort dont les Poiron auxquels on reprochait des choses concrètes comme la dénonciation d'Alexandre Huchon. On doit noter que Mme Poiron, sans doute pour se dédouaner, chargea son mari. La cour prononça aussi 41 condamnations à mort par contumace. Il s'agissait le plus souvent de gens passés au service direct des Allemands : engagés dans la S.S ou la L.V.F, etc. Lorsque ces gens étaient pris, ils étaient rejugés et, le plus souvent, échappaient à la peine capitale.

Le curé Moreau tend à minimiser la résistance communiste à Rezé en la ramenant presque à une bande de jeunes faisant sauter des gros pétards. C'était évidemment beaucoup plus sérieux et c'est bien ainsi que les tribunaux allemands en ont jugé en condamnant à la déportation ou au peloton d'exécution tous ceux sur lesquels la police avait mis la main et aussi bien la « police de Pétain », qu'évoque l'abbé Moreau, que la police allemande.

Ceci dit, le témoignage du curé de Saint-Paul est précieux et vient remplir un vide, au moins en ce qui concerne sa paroisse car, pour ce qui concerne Saint-Pierre, il n'y a malheureusement rien aux archives diocésaines.

Photo.1  
*Pont-St-Mihiel*  
*Nantes*

2.  
*Place Royale*  
*Nantes*



LES FONDERIES

# Voruz

UNE ENTREPRISE FAMILIALE



— 3 —

Michel KERVAREC  
en collaboration avec Liliane BIRON

Sources

Yves ROCHCONGAR, *Capitaines d'industrie*

à Nantes au XIX<sup>ème</sup> siècle, Éditions MEMO, 2003

J.F. CARAES, *Regards historiques sur Port-Saint-Père*

## FONDERIES VORUZ

# Aux origines

*Dans l'ouvrage « Rezé au 19<sup>e</sup> siècle », paru en 1987, il est fait état de l'existence d'une fonderie de cloches sur le terrain Collet, à la Galotière, ceci sous la Restauration, la dite entreprise appartenant à Voruz. L*

**L**ES ARCHIVES REZÉENNES ne donnent pas d'autres précisions et je m'en suis tenu là. La maison Voruz est très présente dans les fonds des archives départementales et des archives municipales de Nantes, mais rien ne se rapporte à l'unité rezéenne, alors voyons qui étaient les Voruz.



3.

J-S. Voruz  
1810-1896

La famille est originaire du canton de Vaud, en Suisse, plus précisément de la ville de Moudon où elle réside au 18<sup>e</sup> siècle. Jean-Samuel Voruz, inspecteur des chemins (Ponts et Chaussées), est un notable avec une formation d'architecte.

Il épousa Jeanne Magdeleine Gillieron. Ils eurent 11 enfants.

L'un d'eux, Louis, né en 1768, fera une brillante carrière dans son pays. Député au Grand Conseil du canton de Vaud de 1803 à 1821, il devint conseiller d'État pour les Finances puis les Affaires militaires en 1821. Il exerçait la profession d'inspecteur des Ponts et Chaussées comme son père. Mais ce sont deux de ses frères, Pierre-Siméon et Jean-Samuel, qui nous intéressent ici.

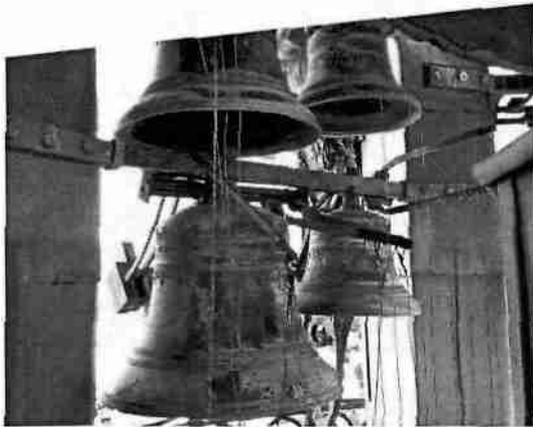
Pierre-Siméon, né en 1763, quitta Moudon et la

Suisse pour s'installer à Nantes en 1780. Il avait 17 ans et devint fondeur. En 1786, il épousa Marie Adélaïde Cosse. Cette dernière était la fille de Thomas Cosse, décédé quelques années plus tôt, maître fondeur né à Villedieu-les-Poêles et installé à Nantes et peut-être est-ce dans cette fonderie qu'il apprit le métier. Ils eurent plusieurs enfants dont un, Pierre-Samuel, né en 1793, fut officier de marine et un autre, Guillaume-Joseph, né en 1798, fondeur. Dix ans plus tard, il allait être rejoint par son jeune frère, Jean-Samuel, né en 1772, qui exerça la même profession. Ils allaient vivre sous le même toit rue de l'Isle à Nantes et travaillaient pour la construction navale, la marine, ainsi que pour l'industrie sucrière aux Antilles. Ils allaient aussi fournir les armées de la République en petites pièces d'artillerie et fusils.

En 1804 Pierre-Siméon perdit Marie, sa femme, et se remaria en 1805 avec Catherine Baron, elle-même veuve de Guillaume Cosse, frère de Marie et maître fondeur. La même année, Jean-Samuel épousa une Rezéenne, Jeanne-Magdeleine Collet, fille de André-Toussaint Collet et Julienne ORDRONNEAU\*, du Port-au-Blé où leurs 7 enfants sont nés --.

André Toussaint exerça différents métiers : batelier, pêcheur et portefaix, sans doute en même temps, au gré de la demande.

Jeanne Collet, née en 1785, avait alors 20 ans et était dite fille de confiance, ceci au service des frères Voruz, d'où cette rencontre avec le cadet. Contrairement à ses parents et à son frère, la jeune femme savait lire et écrire, mais était néanmoins d'un autre monde que son époux et cette remarque vaut aussi pour la religion. Les Voruz étaient des protestants pratiquants alors qu'elle avait certainement une formation catholique. L'aîné, pour épouser une catholique, avait dû se convertir.



De l'union de Jeanne avec Jean-Samuel devaient naître six enfants : Pierre-Samuel en 1806, Julienne en 1808, Jean-Simon en 1810, Henri Léon en 1812, Aglaé-Aimée en 1817 et Marie-Louise en 1820. C'est à la Galotière, sur un terrain jouxtant celui de son beau-frère André Collet, maçon, que Jean-Samuel installa sa fonderie de cloches, nous ne savons pas à quelle date. Avec la guerre civile, la plupart des églises avaient perdu leurs cloches. Après le Concordat, elles allaient les retrouver et il y avait là un marché. A Nantes, les églises Sainte Croix, Saint Jacques, Saint Félix, etc, ont des cloches portant la marque Voruz.

En 1806, la maison Voruz était présente à l'exposition générale de l'industrie française- qui se tint à Paris- avec des ouvrages en cuivre. Pierre Siméon avait fondé un atelier en rapport à Paimboeuf. A Nantes, les deux frères avaient un atelier rue Galilée (actuelle rue du Calvaire) et un autre à proximité de la rue Royale (actuelle rue du Roi Albert) dans l'enclos des Cordeliers.

Après le décès de Pierre-Siméon en 1819, Jean Samuel transféra les activités de l'atelier de Paimboeuf à Nantes sur le site de la rue Royale, mais lui-même décéda en 1827. Ses fils Pierre-Samuel, Jean-Simon et Henri-Léon prirent la

suite et regroupèrent les activités sur un nouveau site dans le quartier de Launay. L'arrêté préfectoral entérinant ce transfert date de 1829. Selon les renseignements à notre disposition, on ne trouve pas trace de Guillaume Voruz, fils de Pierre-Siméon, dans ces transactions ; il est fondeur comme ses cousins et est témoin des événements familiaux, donc toujours en relation avec eux. Il meurt en 1849 dans sa propriété de Vieillevigne mais reste domicilié à Nantes, rue de la Fosse.

Le règne du dernier Bourbon, Charles X, touchait à sa fin. Les ultras réactionnaires qui l'entouraient allaient être chassés et lui aussi par la même occasion.

*\*Nos amies Liliane Biron et Marie-Françoise Artaud se rattachent à cette famille ORDRONNEAU.*



4.  
Cloches,  
Église St-Croix.

5.  
Passage  
Pommeray,  
colonne de soutien  
à l'escalier

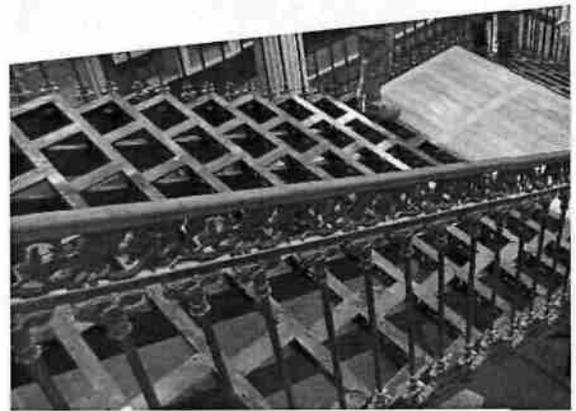
6.

*Rhinocéros  
Jacquemart,  
Musée d'Orsay*



7. et 8

*Passage  
Pommeray,  
Ferrereries des  
Fonderies Voruz*



Les Voruz participèrent activement aux manifestations nantaises de juillet 1830. La plus importante amena la foule jusqu'à la place Louis XVI où la troupe s'était placée en ordre de bataille devant le siège du corps d'armée. Un coup de feu partit, ce qui déclencha une fusillade nourrie. Six soldats et dix manifestants restèrent sur le carreau. Jean-Simon Voruz n'était que légèrement blessé mais son frère aîné, Pierre-Samuel, était à terre. Il mourut à l'hôpital quelques jours plus tard.

Jean-Simon et Henri-Léon restaient seuls à diriger l'entreprise désormais regroupée sur 4.000 m<sup>2</sup> à Launay. Elle comptait alors une douzaine de fours et un important atelier de menuiserie où l'on fabriquait les moules en bois.

Les deux frères n'avaient respectivement que 20 ans et 18 ans mais n'étaient pas démunis, loin de là. Jean-Simon avait fait un tour de France à la façon des compagnons et avait été reconnu comme ingénieur mécanicien. Il était aussi allé en Suisse voir la famille, où il pouvait probablement trouver des capitaux.

Il se maria en 1833 avec une Nantaise, Eudoxie Thibaud, dont il aura 5 enfants.

Jean-Simon

# Seul propriétaire

Voruz

*En 1837, Henri-Léon se retira de l'affaire pour se lancer dans une agriculture d'avant-garde. En 1840, Jean Simon, âgé seulement de 30 ans, se retrouvait seul propriétaire et patron d'une entreprise en excellente santé, qu'il allait encore développer. Nous entrions dans l'âge d'or du métal et les perspectives étaient immenses.*

**C'**EST DE CET ATELIER qu'allaient sortir les structures métalliques du passage Pommeraye, celles de l'escalier en particulier. Les statues de la fontaine place Royale, celle de Sainte Anne, ont la même origine. *Le rhinocéros* visible sur l'esplanade du musée d'Orsay, à Paris, tout comme une des statues allégoriques voisines, *l'Europe*, viennent aussi de cette maison.

En 1840, Jean-Simon créa une fonderie de fer et reçut une importante commande de la Marine nationale.



En 1848, il soutint l'établissement de la République. Bien que né en France, il avait pris la nationalité suisse de son père. Cette année-là, il obtint la nationalité française et devint adjoint au maire républicain de Nantes, Évariste Colombel. On doit noter que, en 1841, il avait été le premier président du conseil des prud'hommes de Nantes. Sous le Second Empire, il resta membre de la municipalité

de cette ville comme simple conseiller municipal de 1851 à 1865. En 1859, il avait rejoint la Chambre des députés.

Juge au Tribunal de commerce en 1853, il présida la Chambre de commerce de 1865 à 1867.

Parmi ses autres engagements, on note qu'il avait accédé au consistoire de l'église protestante en 1847. On le trouve aussi à la Société industrielle, à la Société académique, à la Société des Ingénieurs civils, à la Compagnie de Bretagne etc. C'est une figure nantaise majeure.

En 1850, après avoir acquis un immense terrain de 22.000 m<sup>2</sup> dans la *Prairie-au-Duc*, il y avait transporté ateliers de fonderie et d'industrie mécanique qu'il agrandit considérablement quelques années plus tard. On y fabriquait *entre autres* des plaques d'égout, du matériel fixe pour les chemins de fer, des *outils agricoles, des armes, des grues, etc.* Les premières mitrailleuses françaises sortirent de ses ateliers. Avec 1.600 salariés, la maison Voruz devint la plus importante usine métallurgique privée de l'ouest. Jean Simon eut même une rue à son nom, elle bordait ses ateliers; elle disparut du paysage nantais en 1936 suite à l'aménagement du boulevard Léon Bureau et fut intégrée dans l'espace des Chantiers.

De 1877 à 1883, Jean-Simon Voruz fut consul de Suisse à Nantes. En 1881, il fut élu maire d'Aigrefeuille, où il semble avoir pris la succession de son frère Henri-Léon dans l'exploitation d'une ferme «modèle».

9.  
Passage  
Pommeraye,  
détail rambarde

---

Au début des années 1890, son fils Fernand prit le relais dans les affaires nantaises. L'heure était aux regroupements. En 1892, naquit une société constituée entre Fernand Voruz, Eugène Guillet de la Brosse et deux autres personnes, laquelle établit son siège au 17 rue Lanoue-Bras-de-Fer, sous la raison sociale : *Usines J. Voruz aîné, Nantes- F. Voruz, fils et Cie, successeurs.*

Jean-Simon décéda en 1896 en son château de Briord en Port-Saint-Père, acquis en 1885. Ce château mérite une petite parenthèse. Magnifiquement situé au milieu des bois, entouré de plusieurs étangs, il évolua de château fort au Moyen Age « en folie nantaise » et vit défilier ses propriétaires successifs au cours des siècles, de Seris de Rezay à Pierre Landais en passant par François de la Noue dit *Lanoue Bras de Fert* ou Joseph Charette. Chacun y mit sa marque et Jean-Simon ne fut pas en reste : c'est lui qui suréleva la tour avec sa toiture en dôme surmontée d'un lanternon en zinc ; il dota aussi le château du chauffage central et d'une installation électrique. Il aurait légué cette folie à son petit-fils Jean-Baptiste Etienne, fils de sa fille Emma ; il passa ensuite à la famille Say, raffineurs bien connus à Nantes. Les tantes de Jean-Baptiste, sœurs de son père Gustave-Mathurin, ayant toutes deux épousé des Say : Renée, Achille et Octavie, Louis.

En 1898 le département mécanique de l'entreprise Voruz fut cédé aux chantiers de construction navale de la Brosse et Fouché, fondés en 1895. Le nom primitif se reconnaissait encore dans le nom : *Société anonyme des établissements Voruz.*

Il disparut en 1909 au profit du nom *Ateliers et Chantiers de Bretagne.*

---

LA FIN TRAGIQUE EN 1894

# Jules Aubin

D'UN CAPITAINE AU LONG COURS



— 4 —

Philippe MICHEL

#### Remerciements

*Pour les photographies  
du cimetière de St-Paul :*  
Clery PAJANIPADEATCHY.  
*Le dossier du "Keranna"  
aux ADLA :* Jacques DANIEL

#### Sources

*Article du bulletin  
"Les Carnest du Goëlo"  
numéro 13 de 1997 (SEHAG).*  
*Archives Départementales  
de Loire-Atlantique*

#### Les sites internet suivants :

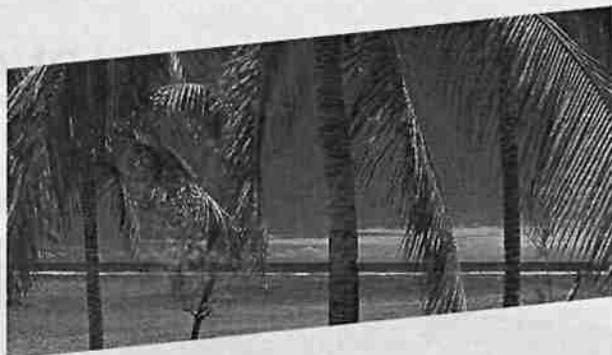
*-<http://dcrp.free.fr/?p=261>  
-[http://www.ticaz.com/article.  
php?art=988](http://www.ticaz.com/article.php?art=988)  
-<http://www.xleroy.net/>*

Document 1

Poème de 1836

POÈME DE VICTOR HUGO

# Oceano Nox



1.

Plage de la  
Réunion

*Oh ! combien de marins, combien de capitaines  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce morne horizon se sont évanouis ?  
Combien ont disparu, dure et triste fortune ?  
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?*

Nous pourrions en effet commencer le récit par ce poème de Victor Hugo, qui par sa teneur, reflète souvent la vie de ces marins. Le récit qui suit nous en donne un aperçu.

LA FAMILLE

# Aubin

À REZÉ

Mille huit cent quatre-vingt-quatorze, cette année ne nous évoque rien de particulier, sauf peut-être l'assassinat du président Sadi-Carnot, ou bien encore le début de l'affaire Dreyfus ? Pour les Trentemousins de l'époque, c'est aussi la perte de l'un des leurs.

173 N° 133 inscrit le 1 <sup>er</sup> Avril 1883 provenant de l'Armée de 1870 N° 1851 N° 702		Membre le 18 Juin 1882 Nomin le Classification le Matriculation le		<i>Aubin, Jules</i> né le 6 Mars 1868 à Rezé (Mayenne) département de la Mayenne fils de François et de Marie-Antoinette Plisson cheveux bruns yeux gris nez louché marques particulières : Demeure à Trentemoult				Inscrit en casier de la liste suivante : N° N°			
DÉSIGNATION DES CORPS, grades et noms des bénéficiaires.		POSTES et grades à remplir.	DESTINATION.	LIEUX postérieurs.	FONCTIONS à bord.	DATE D'ENTRÉE en service ou d'embarquement.	DATE DE SERVICE de corps ou de désarmement.	LIEUX de débarquement.	POSTES et grades de débarquement.	SERVICES ANTÉRIEURS... Années de service : 1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890 1891 1892 1893 1894 1895 1896 1897 1898 1899 1900 1901 1902 1903 1904 1905 1906 1907 1908 1909 1910 1911 1912 1913 1914 1915 1916 1917 1918 1919 1920 1921 1922 1923 1924 1925 1926 1927 1928 1929 1930 1931 1932 1933 1934 1935 1936 1937 1938 1939 1940 1941 1942 1943 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952 1953 1954 1955 1956 1957 1958 1959 1960 1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977 1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 2013 2014 2015 2016 2017 2018 2019 2020 2021 2022 2023 2024 2025 2026 2027 2028 2029 2030 2031 2032 2033 2034 2035 2036 2037 2038 2039 2040 2041 2042 2043 2044 2045 2046 2047 2048 2049 2050 2051 2052 2053 2054 2055 2056 2057 2058 2059 2060 2061 2062 2063 2064 2065 2066 2067 2068 2069 2070 2071 2072 2073 2074 2075 2076 2077 2078 2079 2080 2081 2082 2083 2084 2085 2086 2087 2088 2089 2090 2091 2092 2093 2094 2095 2096 2097 2098 2099 2100	
Nemesis 2-mâts Le Couk 500 tonneaux Le Némis 1/100 Loire et Bretagne 400 tonneaux L'Éclaircieur 400 tonneaux Némis 200 tonneaux Némis 200 tonneaux	Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup> Nantes 1 <sup>er</sup>	L.C. L.C. L.C. L.C. L.C. L.C. L.C.	Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes	mousse mousse mousse mousse mousse mousse mousse	18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883	18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883 18 Janv. 1883	Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes Nantes	1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe 1 <sup>er</sup> classe	1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890	1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890	1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890

2.  
Fiche Inscrit Maritime de JAubin © ADLA

**A**VANT de relater le récit de ce marin, nous nous sommes attachés à retracer son arbre généalogique jusqu'à la Révolution. Cette branche de la famille Aubin est rezéenne de longue date, possédant une culture maritime qu'adoptera naturellement notre futur capitaine. Jules Aubin, c'est de lui dont il s'agit, est né le 6 mai 1868 à Rezé, à Trentemoult plus précisément, où réside la famille, rue de la Californie, puis place de la Mothe en 1876. Il est le fils de François et Marie-Antoinette Plisson. Aîné d'une petite fratrie de 3 enfants, une sœur, Marie Reine qui épousera un fils Chauvelon, et un frère, Francis, dont on ne sait rien. Présent sur le recensement de 1886, il a 15 ans, mais aucune trace en 1891.

L'avenir de Jules semble tracé sur la mer, dans la famille on est maître au cabotage, voire capitaine au long cours, comme ses oncles maternels, Ernest et Joseph Félix Plisson.

L'ENTRÉE DANS LA MARINE

Sans transition, en janvier 1883, il navigue sur un trois-mâts nommé *Nemesis*. Embarquement à Nantes pour se rendre à Marseille. Ce voyage durera trois mois. D'avril à mai 1884, il sera actif sur un canot de pêche. Ensuite de nouveau sur un trois-mâts, le *Saint Lucien*, toujours à destination de Marseille. Sa première expérience sur un vapeur sera en août 1885. Il est sur le *Loire et Bretagne* comme novice.

# Une Mer Houleuse

## PREMIÈRE EXPÉRIENCE

*Peu avant ses 18 ans, il retourne sur un trois mâts pour une traversée un peu mouvementée. Le « Chittagong » est le nom du navire, son lieu d'embarquement est à Bordeaux, Jules y fera quelques voyages, du mois d'août 1885 au mois de mai 1886, puis de juin à octobre 1886.*



**E**N AVRIL 1886 il est à Fort-de-France. Le navire commandé par le capitaine Boursier, est chargé de sucre. Le retour à Nantes sera difficile.

Le 4 avril le navire quitte Fort-de-France, direction Nantes. Le 11 avril le vent fraîchit au Nord. Mer très dure, avec un pont constamment submergé par les paquets de mer.

Pendant 3 jours, le navire et l'équipage subissent de très gros vents orageux, voire tempétueux, avec un navire incliné à bâbord, dixit le capitaine.

Le quatrième jour, une accalmie permet de constater que l'eau dans la cale est sucrée. Le 28 avril le navire par 39°42 Nord et 48°03 Ouest, subit de nouveau des vents tempétueux et des grains orageux.

Plus de peur que de mal pourrait-on dire, le navire arrive le 14 mai, à Belle-Île, puis Saint-Nazaire et enfin Nantes. Le capitaine emétra des réserves sur la cargaison.

Après cette désagréable expérience, d'octobre à novembre 1886, Jules est à bord du vapeur *Ville d'Oran*, comme matelot de 3ème classe.

En janvier 1887, à sa demande, il effectue un service sur Brest, puis sur le vaisseau *Bretagne* d'avril à septembre de la même année, toujours à Brest.

Direction Toulon sur le cuirassé *l'Amiral Duperré*, de septembre 1887 au 23 février 1888.

A partir de février 1888, il est nommé matelot de 2ème classe à Lorient.

Après 42 mois de service pour l'État il est placé en congé le 27 juillet 1890.

Il reprend une activité de pêche dès le mois d'avril 1891, puis est nommé second sur le trois-mâts *Charles et Max* en mars 1892. Il est nommé capitaine au long cours le 17 avril 1893.

Nous apprenons qu'il a obtenu la médaille du Dahomey, sans précision de date, ce qui implique normalement sa participation à l'expédition au Dahomey en 1892. La première médaille commémorative du Dahomey fut décernée en 1893.

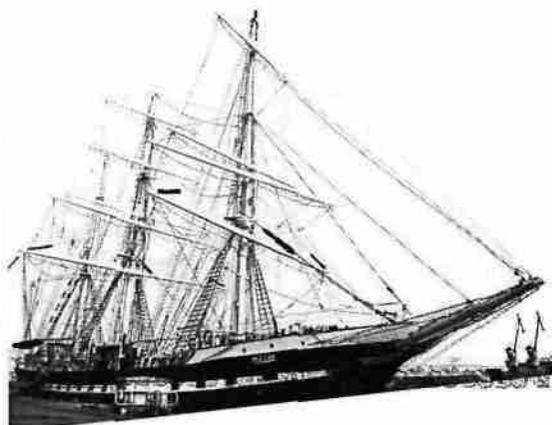
Il part au Havre sur le vapeur *Tropique* de mai à novembre 1893, puis de nouveau jusqu'au mois d'avril 1894.

L'IMPOSANT

# Ker-Anna

TROIS-MÂTS

*En mai 1894 il embarque sur le trois mats «Keranna»,  
comme second capitaine.*



3.  
Acte de francisation du Keranna

4.  
Belem, trois-mâts aux caractéristiques proches du Keranna

**E**N MAI 1894 il embarque sur le trois mâts *Keranna*, comme second capitaine.

Ce navire est mis à l'eau le 6 mai 1876 sous le nom de *Dora Ann* dans le port de Sunderland, dans le comté de Durham en Angleterre. Le *Dora Ann* effectue plusieurs voyages à destination de l'Australie. En 1889 le voilier passe sous pavillon français à Saint-Nazaire. L'armateur nantais Alexandre Viot en devient le propriétaire. Le navire est alors rebaptisé *Ker-Ann*". L'acte de francisation est signé le 27 septembre 1889 (cote 5P390 aux ADLA).

Les caractéristiques du navire sont imposantes : le voilier jauge officiellement 557 tonneaux. Longueur, de l'avant de l'étrave sous le beaupré jusqu'à l'arrière de l'étambot, 50 m et 32 cm. Plus grande largeur extérieure, 8 m et 83 cm. Hauteur, au milieu du navire (sous le pont de tonnage, sous le pont supérieur), 5 m et 40 cm. Le navire a un pont, un vaigrage, trois mâts et il est doublé en fer. Il navigue entre Mayotte, Pondichéry, Calcutta et bien sûr La Réunion.

## DE SAINT-NAZAIRE À LA RÉUNION

Jules est donc sur le trois-mâts barque en fer *Ker-Anna* ou *Keranna*. Il embarque le 17 août 1894 à Saint-Nazaire, au côté du capitaine Aubin Delahaye. Le capitaine Aubin Marie Joseph Delahaye est né le 1er août 1858 à Montoir-de-Bretagne en Loire-Inférieure, il décédera à St Nazaire le 8 mai 1940. Il connaît bien le *Keranna*, cela fait plus de 35 mois qu'il navigue dessus.

Leur destination est l'île de la Réunion et Mayotte. La suite de notre récit est empruntée en grande partie au bulletin de la Société d'Études historiques et archéologiques du Goëlo, *les Carnets du Goëlo* de 1997 écrit par M. André Louaver, que nous remercions, car il nous a permis de découvrir ce drame et surtout de nous encourager à effectuer des recherches complémentaires sur le rezéen Jules Aubin.

# Orage

OU

# Cyclone ?

*Jules se trouve en date du 7 décembre 1894 en rade de Saint-Denis au Nord de l'île de la Réunion.*

LE «KERANNA», compte un équipage de quinze hommes, avec un chargement de matériaux divers et d'approvisionnements pour l'île de Mayotte. Deux autres navires, la *Ville de Strasbourg* et le *Joneslie*, norvégien, sont également en rade. Le capitaine du *Keranna*, Aubin Delahaye, est à terre et s'occupe du débarquement du fret, il surveille le déchargement des chaloupes de son navire. Le ciel est très couvert sur Saint-Denis en ce début de décembre. Les averses se succèdent et le vent se renforce. La mer reste cependant relativement calme (de l'avis de plusieurs personnes de la localité, le grain qui sévissait n'était rien d'autre qu'un fort orage).

5.

Ciel de tempête,  
à St-Denis, île de  
La Réunion



6.

Belem,  
trois-mâts

Dans la nuit du 7 au 8 décembre 1894, le temps se gâte ; au matin du 8 la mer, dans la rade, est impraticable pour les petites embarcations et le capitaine Delahaye est dans l'impossibilité de rejoindre son bord, comme le lui a recommandé l'officier de port.

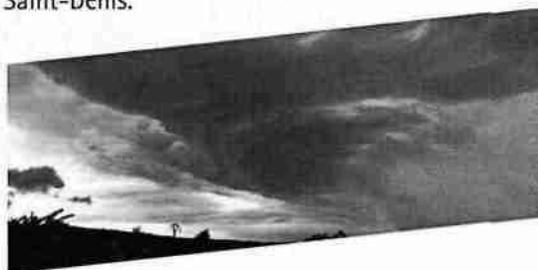
7.

Mer sur les côtes  
de la Réunion

A 10 heures du matin, la *Ville de Strasbourg* appareille pour s'éloigner des dangers de la côte ; le vent souffle du Sud-Est, il pleut et la pression barométrique est à 751 mmHg. A 15 heures 45, le *Keranna* appareille à son tour, dans de bonnes conditions, aux ordres du second capitaine (Jules Aubin) ; il est suivi à 16 heures 45 par le *Joneslie*. Le vent est passé à l'Est, frais et temps à grains.

Une autre source précise que le vent et les grains s'intensifient jusqu'à boucher l'horizon.

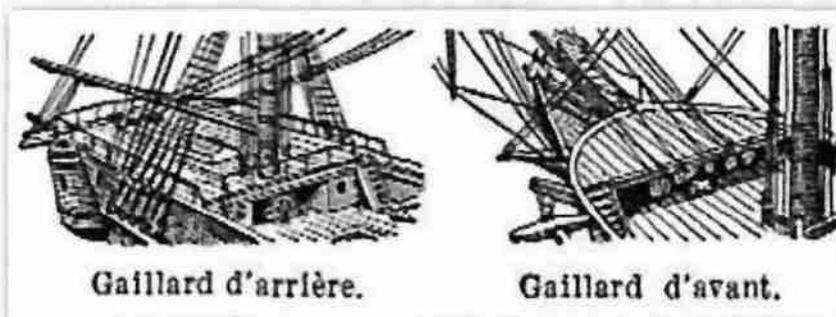
Les deux navires font route générale au Nord ; filant à 5 ou 6 nœuds. A 20 heures le *Joneslie* aperçoit le *Keranna* à petite distance, les deux navires sont à moins de huit kilomètres dans le Nord-Ouest de Saint-Denis.



Le temps devient de plus en plus mauvais ; le baromètre chute et le vent saute au Nord-Est. Jules se rend compte que le centre du cyclone est proche, il vire pour se mettre «à la cape» afin de réduire les mouvements du roulis ou de tangage. Des voiles furent progressivement retirées car des rafales de vent menaçaient de les arracher.



La nuit est terrible... vers 4 heures et 5 minutes du matin dans le jour naissant, le matelot Pierre-Marie Derrien de Paimpol, prend la barre. Sa longue habitude de la mer lui fait pressentir quelque chose d'anormal, on ne voit pas à dix mètres, mais la couleur de l'eau et certains indices imperceptibles lui font deviner que la terre est toute proche.



8.  
Gaillard  
arrière/ avant

Le *Keranna* tire un de ses bords cap au Nord-Est quart Nord, et notre matelot Derrien sent que la côte est là, à tribord et en face.

L'homme de barre, Pierre-Marie Derrien, rescapé du naufrage, nous apporte des éléments importants sur la catastrophe :

« J'appelle le maître pour lui dire que je supposais que c'était la terre qui se trouvait sous le vent à nous...

Le navire se brise. L'arrière où se trouve l'homme de barre commence immédiatement à s'enfoncer : « Sentant l'arrière couler, dit Derrien, je me suis déshabillé et jeté à la mer. En arrivant près des rochers, j'ai été rejeté au large. Le courant m'entraînait vers Saint-Gilles. »



9.  
Pointe des  
Aigrettes,  
île de La Réunion

Je lui dis qu'il ferait bien de prévenir le second, ce qu'il fit de suite ; l'horizon se dégagait sensiblement. Le second (Jules Aubin) monte immédiatement sur le gaillard d'arrière, il regarde l'horizon et fait aussitôt le commandement : la barre au vent toute, tout le monde sur le pont ! »

Jules donne l'ordre de virer de bord.

« On commence de brasser (les écoutes des voiles – le cordage permettant de tendre ou détendre les voiles) pour virer, à ce moment le navire touche. »

Le *Keranna* vient de s'empaler sur la pointe des Aigrettes ; la situation devient critique. Sur ce haut-fond corallien la mer roule avec furie.

Le matelot Derrien poursuit son récit :

« Il y avait un fort grain. Une lame venue par l'arrière a jeté sur le pont les hommes de manœuvre. Le second a été roulé sur le gaillard ; je suis resté seul, debout, appuyé sur la barre ; les embarcations ont été brisées... ».

Jules vient de subir la furie de la mer.



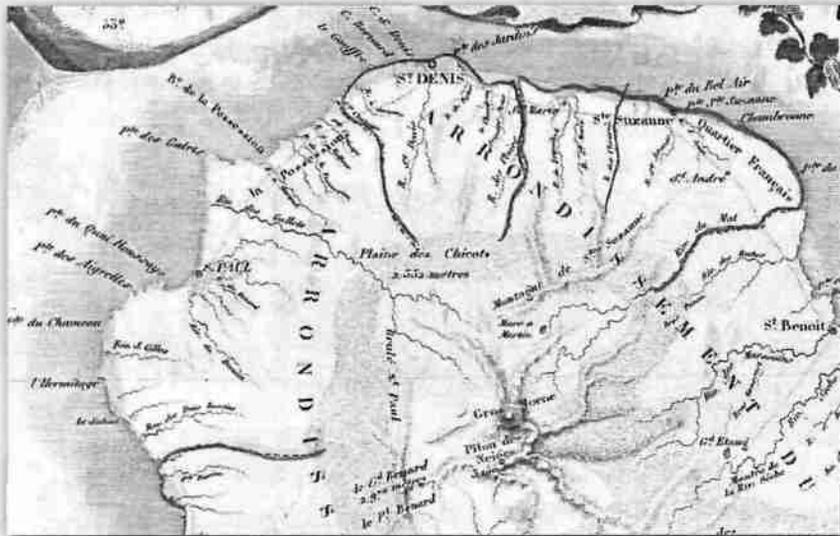
10.  
L'acte de décès  
de F.Themois

Le matelot Derrien parvient tout de même à atteindre le rivage. Nu, grelottant, il court chercher des secours. Mais la mer est trop grosse pour qu'on puisse y lancer un canot. Il pourra tout de même sauver un de ses compagnons, en allant à la nage le tirer de sa position désespérée, dans les rochers battus par les lames.

# Dernier épisode

## MARITIME

*Jules et le matelot Cornillet se réfugient à l'avant.  
Jean-Baptiste Cornillet sera sauvé. Il raconte la fin tragique de Jules Aubin:*



11.

Pointe des  
diggettes  
au Sud-Ouest  
près de St-Paul

« Je me suis tenu d'une main, de l'autre, j'enlevais mes effets et je tournais le dos aux paquets de mer ; quand je me suis retourné, le second avait disparu. L'arrière était coulé, les marchandises sortaient de la cale et encombraient les alentours du navire. Une grosse lame m'a enlevé de dessus les haubans de foc et je suis arrivé à terre roulé par la mer. Il y avait un fort courant me poussant du côté de Saint-Gilles. J'ai trouvé une caisse de marchandises qui m'a sauvé en me protégeant des madriers ».

(Un dossier existerait aux Archives  
de La Réunion ; cote 4 S 149).

**L**ES SURVIVANTS sautent à la mer au milieu des épaves et des roches ; sept d'entre eux parviennent au rivage, huit périssent, dont le mousse et le maître d'équipage, ces derniers sous les yeux de leur camarades impuissants. Jules a déjà disparu. Le *Keranna* s'est disloqué sur les récifs de la pointe des Aigrettes, toute proche du port de Saint-Paul, situé sur la côte Nord-Ouest de La Réunion.



Cinq corps furent retrouvés les 9 et 10 décembre, et inhumés au cimetière de Saint-Paul. Les matelots Jean-Baptiste Cornillet, 44 ans et Jules Marie Le Huédé, 26 ans, déclarent aux autorités de Saint-Paul reconnaître leurs compagnons retrouvés sur la plage des Aigrettes :



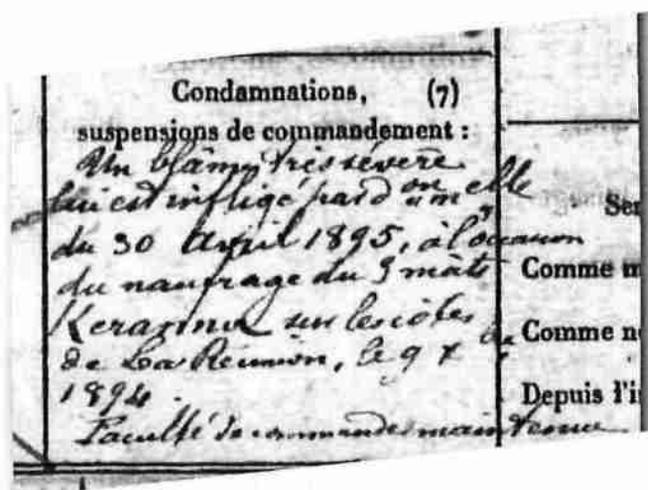
12. et 13

Cimetière S<sup>t</sup> Paul de La Réunion,

- Rault François, matelot, né le 25.07.1856 à Binic, inscrit à Saint-Brieuc.
- Thémoïn Francis-Pierre, matelot, né le 11.01.1846 à Saint Quay, inscrit à Binic.
- Picot Louis-Marie, matelot, né le 23.01.1876 à Bangor (Belle-Île). Retrouvé le 10.
- Herry Jean-Marie, maître d'équipage, né le 14.06.1854 à Plouha. Retrouvé le 10.
- Lajarrige Pierre Gaston, matelot, né le 21.02.1877 à Saint Nazaire. Retrouvé le 10.

Trois corps ne furent pas retrouvés :

- Aubin Jules, second capitaine, né le 06/05/1868 à Rezé, inscrit à Nantes.
- Le Pesant Albert, mousse, né le 02/05/1879 à Montoir, inscrit à Saint Nazaire.
- Ollivaud Joseph, cuisinier, né le 14/06/1854 à Méans.



14.

Blâme de  
Aubin Delahaye

## Épilogue

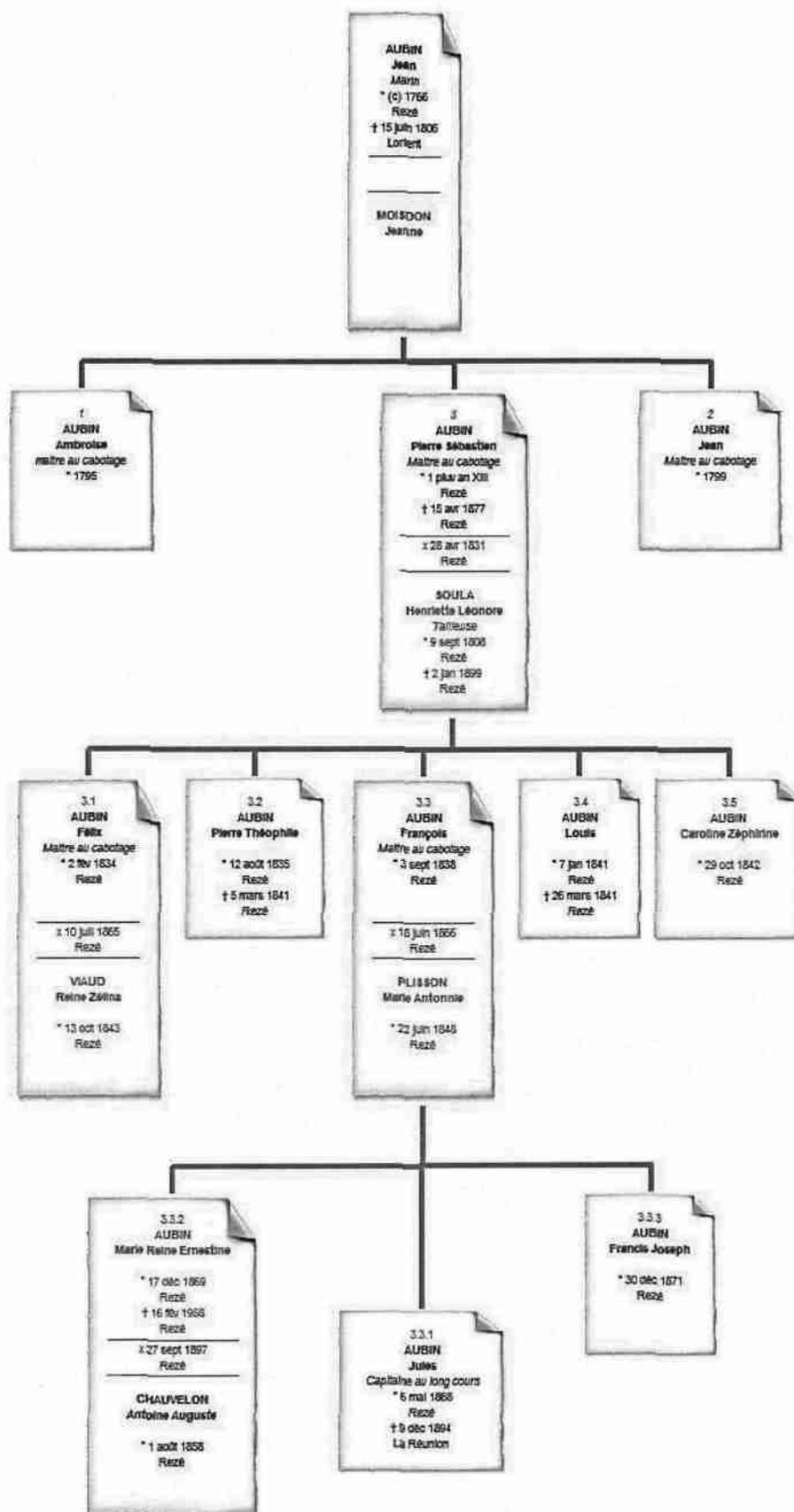
Le rapport de l'enquête décharge la responsabilité du second capitaine (Jules Aubin) qui a correctement manœuvré mais dont le navire a été déporté de près de 30 kilomètres vers le Sud-Sud-Ouest par un fort courant, d'ailleurs observé par le commandant de la *Ville de Strasbourg*. Le seul reproche qui lui est fait est de s'être éloigné vers le nord au départ de Saint-Denis au lieu d'avoir adopté un cap au Nord-Ouest, voire Ouest-Nord-Ouest.

La responsabilité du capitaine du *Keranna*, Aubin Marie Joseph Delahaye, a par contre été considérée comme engagée par certaines autorités, estimant que dès le 7 décembre au soir, l'arrivée d'un cyclone était évidente et qu'il aurait dû, comme ses collègues des deux autres navires, rejoindre immédiatement son bord.

Le capitaine a eu un blâme très sévère par décision ministérielle le 30 avril 1895 avec faculté de commandement maintenue.

La mer rejeta les débris de madriers, de fer, de charbon et de vivres sur les plages de l'île sur plus de deux jours. Dans le petit journal de l'île de La Réunion, le 9 décembre 1894, un article faisait état du premier cyclone de la saison, relatant la mer houleuse précédant la chute du baromètre....

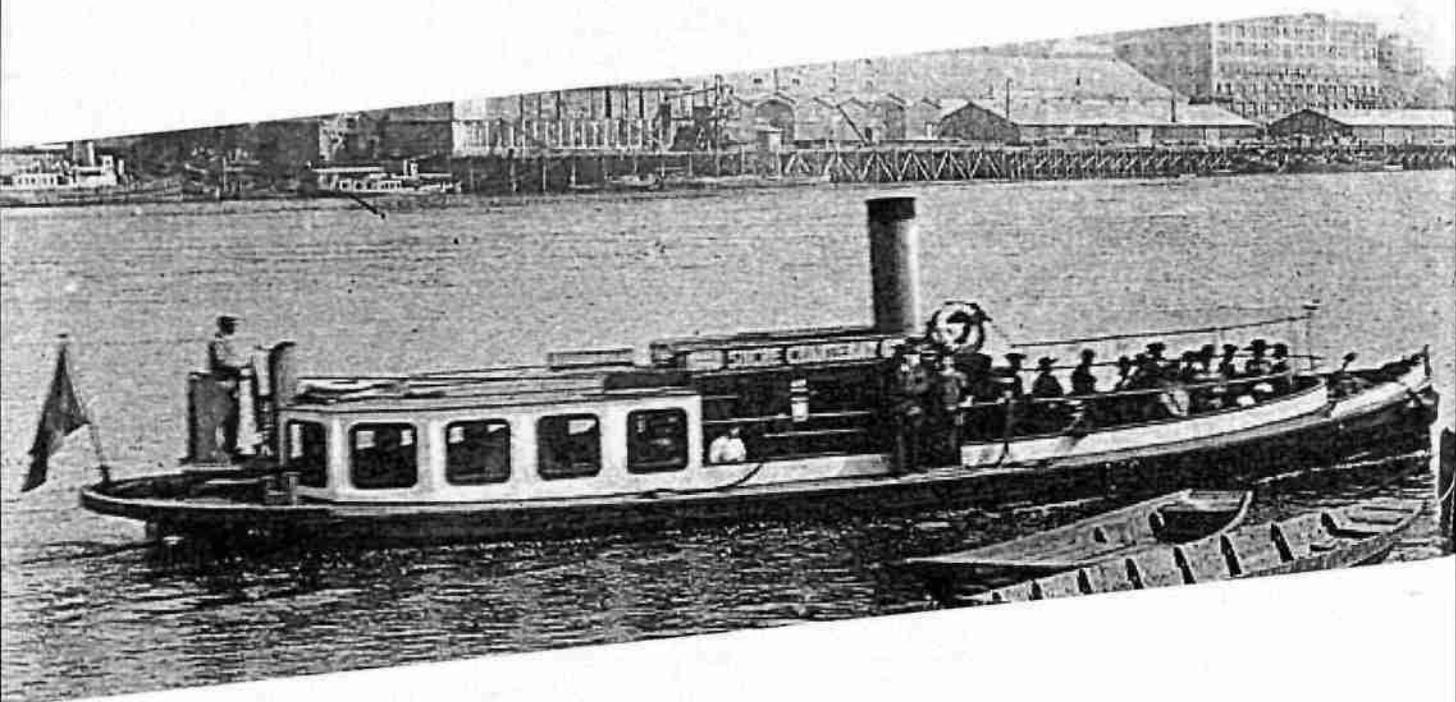
Le 5 janvier 1895, *L'Indépendant créole* annonce : « qu'il sera procédé le lundi 7 janvier 1895 à 8 heures sur la plage de la Pointe des Aigrettes, à la vente publique d'un certain nombre de lots comprenant des débris et des marchandises provenant du navire naufragé *Ker-Anna*. Le dimanche 27 janvier 1895, à la même heure, il sera vendu une ancre en fer de 1000 kg avec accessoires ayant appartenu au même navire et déposé près de l'établissement *Vally*. Paiement et enlèvement obligatoires dans les 24 heures. »



15.  
Généalogie simplifiée de J.Aubin.

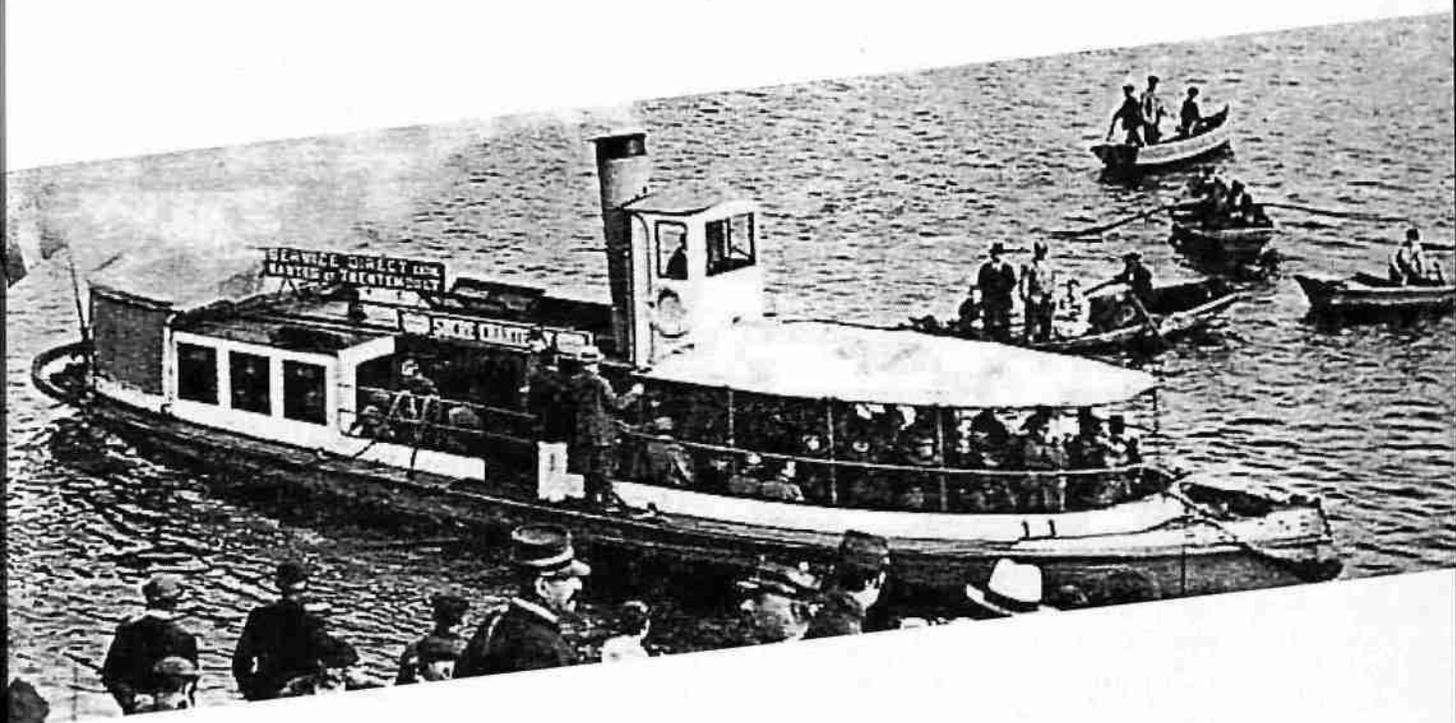
Photo.1 et 2.

*Deux modèles de Roquio  
cabine arrière  
et cabine avant*



UN  
**Roquio**

EN DIFFICULTÉ



— 5 —

Philippe MICHEL

Sources

*Archives Départementales  
de Loire-Atlantique*

AUGUSTE

## Futur capitaine

BERNIER

Par ce récit, nous apprenons que la Loire n'était pas « un long fleuve tranquille ». Le petit bateau qui est au cœur de cette histoire est un « Roquio ». C'est un vapeur de 15 à 17 mètres de long, effectuant la traversée de la Loire entre la rive gauche et la rive droite, et notamment sur Trentemoult. Il débuta ses services à la fin du XIXe siècle. Celui que le capitaine Bernier pilotait jaugeait 18 tonneaux.

**A**UGUSTE MARIE BERNIER est né à Indre le 23 décembre 1844, fils de Jean-Louis et de Anne Anastasie Poisson.

Inscrit comme mousse à Basse-Indre le 7 décembre 1858, il n'a alors que 14 ans. Il passe d'ailleurs le premier de l'an 1859 sur un bateau de pêche. Il est embarqué comme novice en août 1860 sur la goélette *La Muse*. (passé novice le 12 juillet 1860). En mai 1861, il embarque sur son premier trois-mâts, direction l'île de La Réunion.

En juillet 1863, il est inscrit sur la goélette *Émile et Charles* comme matelot. A partir de septembre 1866 il est en service sur la division de Lorient. Il sera mis en congé en février 1868.

En février 1874, il est capitaine d'un navire nommé *Régénération G.* Il fait naufrage au large des côtes irlandaises. Il épouse Marie Amélie Pellat, en février 1875 à Nantes.

En avril 1877, nous apprenons qu'il est maintenu dans son commandement malgré la perte de la goélette *Louise Désirée* qu'il commandait depuis

NOM, ESPÈCES ET SIGNALEMENTS DES BÂTIMENTS ;	TRANSPORTS DE PROPRIÉTÉS ;	
	NOMS ET DENOMES DES PROPRIÉTAIRES SUCCESSIFS.	
NOMS, ESPÈCES ET SIGNALEMENTS DES BÂTIMENTS ; TRANSPORTS DE PROPRIÉTÉS ; NOMS ET DENOMES DES PROPRIÉTAIRES SUCCESSIFS. <i>Louise Désirée</i>	construit en l'an 1858 à St-Nazaire du port de 188 tonneaux 55 m 100. tirant d'eau chargé " mètres " centimètre non chargé " mètres " centimètre	francisé à St-Nazaire le 21 X <sup>1860</sup> 1858, n° 2110. appartenant au s <sup>r</sup> Le Péchoux domicilié à Nantes

octobre 1873, entre La Rochelle, Nantes, Lannion et Marennes. Que s'est-il passé? La fiche du navire nous informe que le navire est armé à Lannion le 2 août 1876. Le 13 janvier 1877, il fait naufrage au large de la côte d'Arvert, en Charente-Maritime. Tous les papiers de bord ont disparu avec le navire. Il exerce diverses activités de pêche et cabotage, voire de bornage, jusqu'en 1910. C'est pendant cette période qu'il nous relate son aventure.

3.

*Louise Désirée*  
Goélette

4.

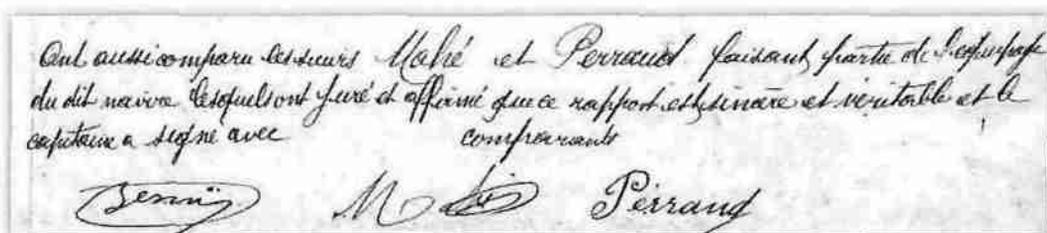
Trentemoult,  
départ d'un  
Roquio pour  
Chantenay



# Un Accident

## QUI AURAIT PU ÊTRE ÉVITÉ

Le 13 mars 1895 le capitaine Bernier, patron du Roquio « Roche-Maurice »  
déclare la perte de son bateau :



5.

Signatures  
des marins

«Faisant le voyage de Basse-Indre à Nantes le 12 mars 1895 à 7 heures du soir, en montant sur Basse-Indre, en arrivant par le travers de Roche-Maurice, au-dessous des Roches, j'ai vu l'Abeille 17 qui descendait dans le chenal. Je longeais le nord, je me suis aperçu qu'il venait sur le tribord, alors je suis venu sur tribord aussi, mais l'Abeille a changé sa barre aussitôt. Moi, voyant qu'il changeait sa barre, j'ai changé la mienne aussi pour éviter l'abordage, mais il a rechangé sa barre, c'est-à-dire à bâbord toute, et il est venu sur nous à toute vitesse, sans avoir donné un coup de sifflet, et il nous a pris par le milieu et nous a coulé.

Nous n'avons eu que le temps de monter à bord du dit bateau et le Roquio disparaissait aussitôt,

quoique cependant, nous avons nos feux de position en place. Il n'a été échangé aucun coup de sifflet entre les deux parties. Quant à mes hommes et moi, nous nous sommes réfugiés sur l'Abeille 17 et nous avons constaté que le patron du bateau n'était pas à son bord et que le bateau était conduit par un simple matelot.

Je fais ce rapport sous toutes réserves de choses que j'ai pu oublier et que je pourrais avoir à ajouter pour compléter le dit rapport. Telle est ma déclaration sincère et véritable dans tout son contenu. »

Suivent les signatures des sieurs Mahé et Perraud, de l'équipage du Roquio, ainsi que celle du patron Bernier.

## JUGEMENT ET RESPONSABILITÉ

**S**ES ÉTATS DE SERVICES ont-ils joués sur la décision? Auguste Bernier sera reconnu responsable de la perte du Roquio par jugement du tribunal maritime commercial de Nantes le 26 octobre 1895. Il sera condamné à 50 francs d'amende.

Auguste terminera sa carrière de marin comme capitaine au cabotage en septembre 1910 et décèdera le 24 janvier 1911.

Photo.1

*Autel de Cernunno  
de Reims*

2.

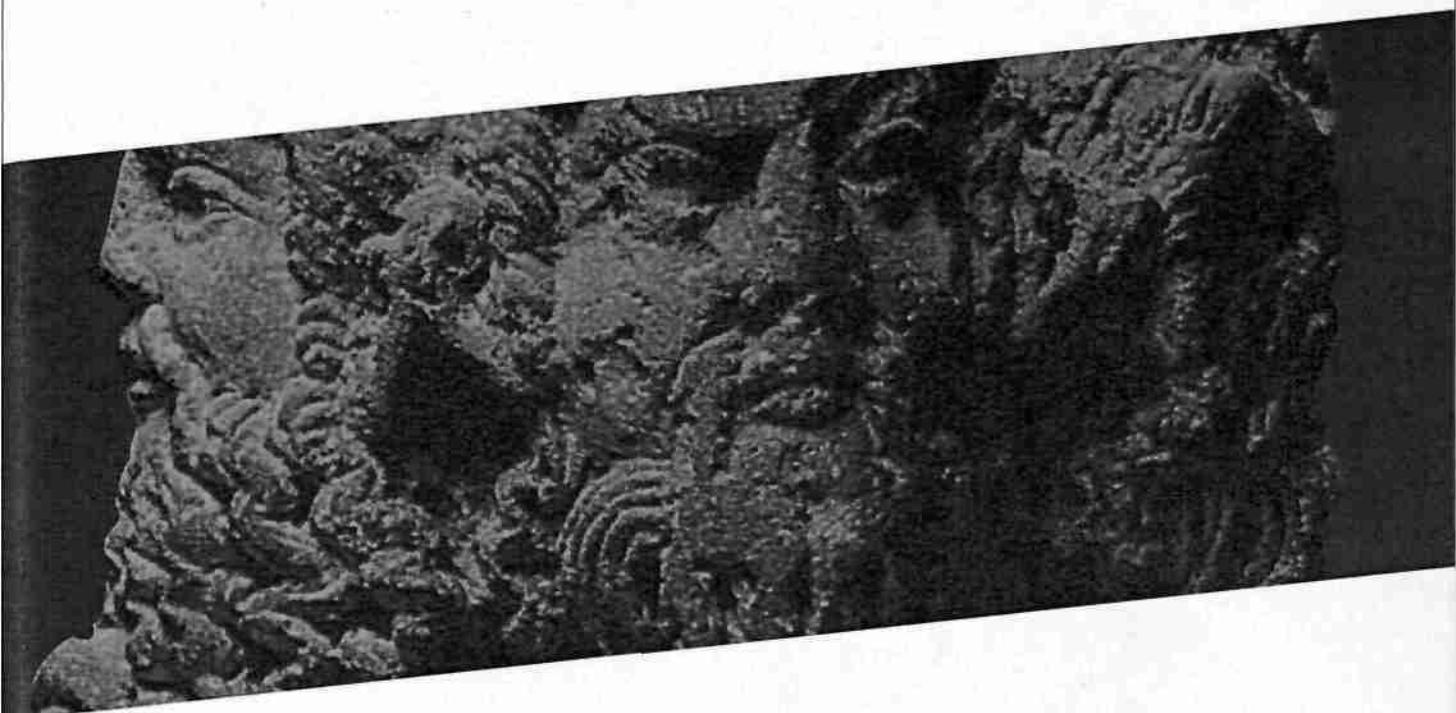
*Dieu tricéphale  
de Condat-sur-Trincou*



ÉTUDE

# Pont-Rousseau

TOPONYMIQUE



— 6 —

Michel KERVAREC

# Pont-Rousseau

## UNE FORMATION GAULOISE ?

*Les dictionnaires nous disent que le mot pont dérive du latin « pons, pontis ». Mais, en breton et gallois-langues soeurs du gaulois- nous trouvons « pont ».*

*Alors pourquoi le latin ?*

**S** I, À CE TITRE, je mets un point d'interrogation, c'est pour dire que la question n'a pas de réponse, n'en aura jamais, mais méritait d'être posée, car la chose n'est pas impossible. Ce nom peut remonter à une très haute époque, malgré les apparences.

Je vais donc traiter de celui-ci ainsi que de la linguistique. Il n'y a pas d'autre moyen d'aborder la question.

Les dictionnaires nous disent que le mot pont dérive du latin *pons, pontis*. Mais, en breton et gallois-langues soeurs du gaulois- nous trouvons *pont*. Alors pourquoi le latin ?

On peut faire la même remarque avec le mot *mur*. On nous dit qu'il dérive du latin *murus*, mais le breton, le gallois et l'irlandais ont *mur*.

3.

Autel de  
Cernunnos  
de Reims



4.

Casserole de,  
Coucherêt-  
Côte-d'Or

Alors pourquoi *murus* ?

Toujours dans le même ordre d'idée, les dictionnaires nous disent que le mot *tour* - *la tour*- dériverait du latin *turris*, mais on trouve *tour* en breton, *twr* en gallois, *tur* en irlandais et *tooren* mannois- gaélique de l'île de Man- ce qui se dit toujours *tour*. Pourquoi donc ces trois mots viendraient-ils du latin et non du gaulois-? Le problème est que la question se pose pour une très grande partie du vocabulaire français.

Pour travailler sur la toponymie je me sers de nombreux dictionnaires, dont ceux des quatre langues celtiques citées, tout simplement parce que la gaulois est resté en usage dans le peuple à coup sûr jusqu'au 6<sup>e</sup> siècle et que la christianisation s'est faite en grande partie dans cette langue.



Sans parler le breton je ne lui suis pas étranger et j'ai toujours été persuadé qu'il avait intégré un grand nombre de mots français au cours des siècles. Bien sûr, il y en a eut mais, en me mettant au gallois, j'ai dû constater que la plupart des mots considérés étaient là. Ainsi, à la seule lettre B, plus de 80 termes semblent venir directement du français ce qui, historiquement, est impossible. Par exemple le baril a *baril*, la barque a *barc*, la barre a *bar*, la barricade a *bariced*, la bataille a *batail*, le bâtard a *bastard*, le bateau a *badau*, le bérêt a *beret*, le bistro a *bistro*, la blouse a *blows*, le bolet a *boled*, le bonnet a *boned*...

Pressentant une monumentale erreur des linguistes, j'ai décidé de traiter un thème à fond : les mots relatifs à la maison, ceux de la construction, mais



# Le Latin

## LANGUE MÉTISSÉE DU CELTIQUE ?

*Le latin a pris le dessus et, en Gaule, a totalement détruit les structures de la langue gauloise, mais le vocabulaire, lui, est resté et l'on peut parler de langue celto-latine à propos du français, ce qui vaut aussi pour les autres langues dites latines.*

**S**E POSE DONC LA QUESTION du vocabulaire latin. Pourquoi tous ces mots que l'on croit être à l'origine du français ?

Pour le comprendre, il nous faut remonter à la plus haute Antiquité, à une époque où, manifestement, les Celtes ont dominé l'Europe occidentale et centrale.

L'expansion du latin remonte au 8<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ avec la prise de pouvoir par Romulus et l'installation d'une monarchie à Rome. Jusque là, le Latium était sous domination étrusque et j'affirme que les Etrusques étaient des Celtes. On sait que leur culture a grandement influencé Rome, mais on est loin de mesurer l'importance de la pénétration linguistique. Elle est massive selon moi et le latin est une langue profondément mélangée de celtique, au point d'avoir perdu une grande partie de son vocabulaire originel. Beaucoup de mots latins ne peuvent être décomposés que par les langues celtiques. Je vais prendre deux exemples.

Les dictionnaires nous disent que les mots île et isolé dérivent du latin *insula* et se contentent de cette explication. Quant à la décomposition de *insula*, c'est le mystère. En vieux celtique, l'île se disait *inis*. En gallois contemporain nous trouvons *ynys*. Il existe un dérivé *ynysu* qui signifie isoler et cette même langue possède un mot *lle* ce qui désigne un lieu. Il en ressort que *insulé* - pour écrire à notre façon - est un lieu isolé. De l'équivalent gallois dérivent les mots île et isolé. De l'équivalent étrusque dériverait le latin *insula*.

Les mêmes dictionnaires expliquent les mots *castel* ou *château* par le latin *castellum* auquel ils associent *castrum*. Ce dernier mot aurait le sens d'enceinte fortifiée, alors que le premier représenterait le



centre de la défense. Ces explications résultent de la lecture du latin, mais quelle est l'étymologie de ces mots ? Là encore, mystère.

Alors je traduis en gallois par *castro* et *castello*, ce qui se décompose en *cath tro* et *cath tello*.

Le château se dit *kastell* en breton, *castell* ou *cestyll* en gallois, *cashtal* en mannois, *caisleán* en irlandais. Cette dernière version nous prouve que nous sommes bien en composé celtique avec *cath lann*, l'enceinte défensive. *Cath*, aujourd'hui *cad* en breton et gallois, désigne le combat, la défense. Avec *cath tro*, nous comprenons encore l'enceinte défensive, version brittonique. Le mot *tro* désigne une tour, une enceinte en breton et gallois. Quant à *cath tello*, on se référera au gallois *tyl* pour le second composant : la hauteur, ici la motte défensive. Un très grand nombre de mots basiques du latin sont dans des cas similaires.

La langue étrusque s'écrit en caractères grecs, mais les hellénistes n'en sont pas venus à bout. Ils lisent, disent-ils, mais ont beaucoup de mal à décrypter,

7.

Dieu tricéphale  
de Condat-sur-  
Trincou.



8. 9. et 10.

Statuette de  
Rosemeria de  
Champoulet-  
LoiretStatuette du  
Dieu d'Euffigneix,  
Saint-Germain-  
en-LayeJupiter à la roue,  
Saint-Germain-  
en-Laye

ce qui est normal, puisqu'ils ne possèdent pas la phonétique. L'irlandais, par exemple, s'écrit en caractères latins mais n'est guère lisible si l'on ne possède pas la phonétique. De plus, les langues celtiques présentent toutes une difficulté. Elles ont des mutations sur la première lettre des mots conjugués et l'on ne peut pas reconnaître un mot sans tenir compte de cette particularité. L'irlandais et le mannois présentent une autre difficulté de lecture. Dans la prononciation, il arrive que la consonne initiale d'un mot ne soit plus entendue et qu'elle disparaisse. Le mot *nid*, par exemple, a des correspondants dans toutes les langues celtiques. En mannois il se réduit à *idd*. L'étrusque connaissait aussi ce phénomène.

Par les inscriptions figurant sur les tombes, nous savons que, dans cette langue, le père se disait *apa*, la mère était *ati*, le fils était *clan*, la fille se disait *sech*, et le petit-fils *nefts* et l'épouse *puia*. Voyons ces quelques mots à commencer par le plus simple. *Clan*, le fils - L'irlandais *clann* désigne l'enfant, l'héritier, le successeur, le clan. C'est notre mot *clan*. *Sech*, la fille - Le breton *serc'h*, le gallois *serch*, l'irlandais *searc* désignent l'amoureuse, la maîtresse, selon les langues. On remarque que l'étrusque possédait le *ch* des langues celtiques - et de l'allemand -. *Nefts*, le petit-fils - Il s'agit de notre mot *neveu*, *nepveu* en ancien français.

Encore en moyen français, le mot désignait aussi le petit-fils.

*Apa*, le père - Il s'agit de notre mot *papa* privé de sa lettre initiale. En irlandais, on avait un primitif *pathair* (*pater*), devenu *athair*.

*Ati*, la mère - L'irlandais a *mathair*. L'étrusque avait sans doute *mathi* avant que le *m* ne tombe.

*Puia*, épouse - *Pos* signifie l'épouse en irlandais et *possey* désigne l'épouse en mannois (île de Man). A noter que ni l'Irlande ni l'île de Man n'ont été conquises par Rome. Le mot est donc à coup sûr étranger au latin.

La toponymie toscane est profondément celtique, mais il en est de même dans toute l'Italie. Rome et le Palatin sont dans le cas. Naples, formation grecque, est une des exceptions.

Lisbonne et Porto au Portugal, Madrid, Barcelone ou Cadix en Espagne, Paris, Marseille ou Lyon en France, Londres en Angleterre, Berne ou Genève en Suisse, Vienne en Autriche, Bonn en Allemagne sont autant de témoins de cette expansion celtique de la haute Antiquité.

Le latin a pris le dessus et, en Gaule, a totalement détruit les structures de la langue gauloise, mais le vocabulaire, lui, est resté et l'on peut parler de langue celto-latine à propos du français, ce qui vaut aussi pour les autres langues dites latines.

Toute cette démonstration pour en venir à la formation du nom de Pont-Rousseau était-elle nécessaire ? Oui, car je me heurte encore à l'état de la recherche linguistique en France, piégée par l'idée que le français n'a rien du gaulois.

Non seulement on n'a pas identifié le mot *pont* comme gaulois, mais on a cru que les *briva* de la toponymie avaient cette valeur, ce qui est repris dans tous les ouvrages consacrés aux dits Gaulois. Or, selon moi, on s'abuse. Il s'agit d'un composé, *bri va*.

L'élément *bri* est reconnaissable au Pays nantais dans les noms de Brière, Brivet et Briacé (commune du Landreau). Ce mot se rapporte à une terre alluviale, marécageuse. Le second élément *va*, correspond à une forme mutée de *ba* ce qui, en irlandais, a le sens de inondable, inondé. Les lieux-dits comme Brive, Brioude et autres, qui ont *Briva*, se rapportent à des passages d'eau difficiles en période hivernale, pas à des ponts.

Venons-en à l'élément Rousseau qui n'est assurément pas un nom de personne. Nous avons Pontus Rossel au 13<sup>e</sup> siècle et Pont Rosseu au 14<sup>e</sup> siècle.

Dans l'ouvrage « Terroir et Moyen Âge au Pays nantais », je tente un rapprochement avec le mot régional roux qui désigne les roseaux. Ceci convenait bien pour le site, ainsi que pour celui de la Rousselière, en Vertou. Ce faisant, je me voilais la face, car le lieu-dit la Rousselière, à St Herblain, se situe sur les hauteurs du Sillon de Bretagne et le Rousselet, à Vertou, sur un plateau loin des fonds marécageux. Il en est de même pour le bourg de La Rouxière, près d'Ancenis, qui a Russiera en 1104.

Je propose donc de considérer une base celtique *ros*. Le breton *ros*, *roz*, désigne une hauteur, un coteau, un tertre. L'irlandais *ros* a les mêmes valeurs, plus celle de hauteur boisée. En mannois, il y a eu glissement de sens. *Ros* désigne un bois. Quant au gallois *rhos*, il vaut pour une lande.

La toponymie française a beaucoup de noms en rapport : Rozay, Rosay, Rosoy, Rossay, Roussay etc... Même la montagne a les Grandes Rousses. On retiendra le nom de village le Rozel à Pleine-Fougères (Ille et Vilaine) qui a Rossell en 1245 et Rosella en 1265 et une probable valeur de tertre, comme en breton. Nous aurions alors un village avec motte défensive près le pont, pour Pont-Rousseau.

Phénicien	Grec ancien	Grec classique	Étrusque	Latin
𐤀 aleph	Α alpha	Α	𐌀	A
𐤁 bêl	Β bêta	Β	𐌁	B
𐤂 gimel	Γ gamma	Γ	𐌂	
𐤃 dalet	Δ delta	Δ	𐌃	D
𐤄 he	Ε epsilon	Ε	𐌄	E
𐤅 waw	διγamme		𐌅	F
𐤆 zain	Ζ ζêta	Ζ	𐌆	G
𐤇 het	Η êta	Η	𐌇	H
𐤈 tet	Θ thêta	Θ	𐌈	
𐤉 yod	Ι iota	Ι	𐌉	I
𐤊 kaf	Κ kappa	Κ	𐌊	K
𐤋 lamed	Λ lambda	Λ	𐌋	L
𐤌 mem	Μ mu	Μ	𐌌	M
𐤍 nun	Ν nu	Ν	𐌍	N
𐤎 samek	Ξ xi	Ξ	𐌎	
𐤏 'ain	Ο omikron	Ο	𐌏	O
𐤐 pe	Π pi	Π	𐌐	P
𐤑 sade	Σ san		𐌑	
𐤒 qof	Ϟ qoppa		𐌒	Q
𐤓 resh	Ρ rho	Ρ	𐌓	R
𐤔 shin	Σ sigma	Σ	𐌔	S
𐤕 taw	Τ tau	Τ	𐌕	T
	Υ upsilon	Υ	𐌖	V
ϕ phi	Ξ xi	Ξ	𐌗	X
Χ khi	ϕ phi	ϕ	𐌘	Y
Ψ psi	Χ khi	Χ	𐌙	Z
		Ω omega		

11.  
Diverses Alphabets

# ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE REZÉ

## Pourquoi adhérer ?

*En adhérant à l'association, vous recevrez chez vous vos bulletins gratuitement. La cotisation annuelle est fixée cette année à 12 euros pour les Rezéens et 18 euros pour les autres (participation de 6 euros pour frais d'envoi).*

*Vous bénéficiez ainsi d'une importante réduction sur l'ensemble des bulletins.*

*Votre participation est indispensable pour continuer de publier des faits relatifs à notre commune car elle permet de régler les frais de mise en pages et d'imprimerie. L'association est régie par la loi de 1901 et tous ses membres sont bénévoles.*

## Comment adhérer ?

*Contact :*

INTERNET : [Lesamisdereze@laposte.net](mailto:Lesamisdereze@laposte.net)

COURRIER : **Société des Amis de Rezé,**  
4 place J. Baptiste Daviais, 44400 Rezé

TÉLÉPHONE : **06 72 25 70 84**

*Indiquer vos nom et prénom, votre adresse, votre téléphone et votre email et nous vous enverrons en retour un bulletin d'adhésion.*

*Société des Amis de Rezé,  
Rezé-Séniors, et la Résidence Saint-Paul  
en partenariat vous proposent :*

**10<sup>e</sup> Saison**

2015-2016

# Les Mardis de l'histoire

CONFÉRENCES À 14H30, À LA RÉSIDENCE SAINT-PAUL DE REZÉ, ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE

MARDI 13 OCTOBRE 2015

## **De l'exode rural à l'exode urbain**

*Jean Renard*

---

MARDI 24 NOVEMBRE 2015

## **La Fayette et l'Hermione**

*Alain Péronny*

---

MARDI 19 JANVIER 2016

## **Le magistrat, la cité Athènes dans le sillage de Périclès**

*Thierry Piel*

RÉSIDENTE SAINT-PAUL  
103, rue Jean-Fraix,  
44 400 Rezé.

MARDI 23 FÉVRIER 2016

## **La vie politique et la société française à travers la chanson depuis 1945**

*Jean Guiffan*

---

MARDI 12 AVRIL 2016

## **Redécouvrir Louis Bizeul, notable, érudit, archéologue et historien de l'Armorique Gallo-romaine, (1785-1861)**

*Jacques Daniel*

---

MARDI 24 MAI 2016

## **Les nationalistes bretons avant et pendant la dernière guerre mondiale**

*Michel Kervarec*

# Ours

---

*Responsable du bulletin*  
Isidore IMPINNA et  
Michel KERVAREC

*Contact*  
Michel KERVAREC  
président de l'association  
des Amis de Rezé  
Tel. 02.40.75.47.60  
[lesamisdereze@laposte.net](mailto:lesamisdereze@laposte.net)

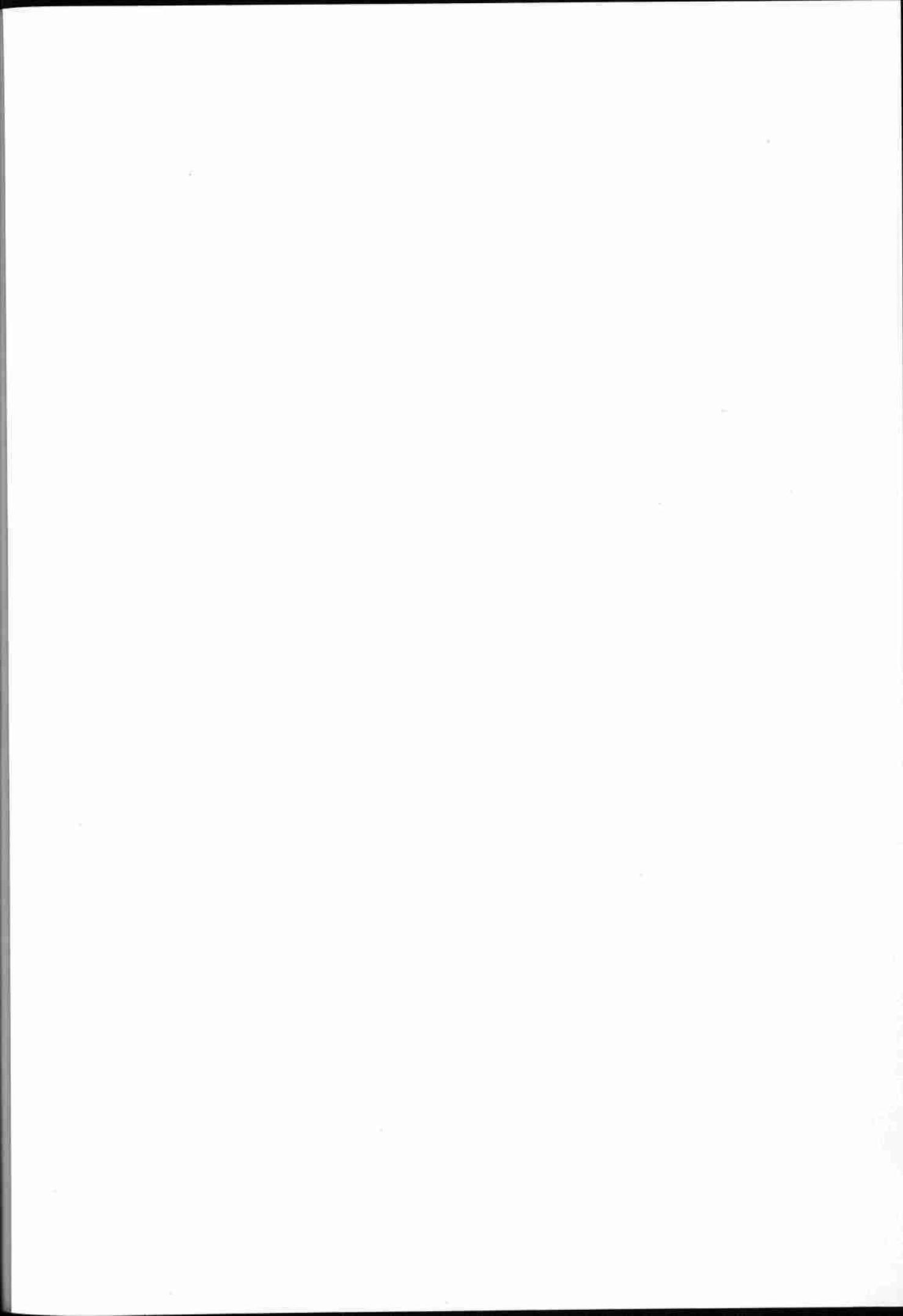
*Reprographie*  
MAIRIE DE REZÉ

*Création maquette*  
Marie FOUASSON  
Graphisme Et illustrations  
Tel.06.99.73.39.84  
[fouasson@hotmail.fr](mailto:fouasson@hotmail.fr)

*Numéros ISSN*  
226-4012

---

LES TEXTES DE CE BULLETIN  
*n'engagent que la responsabilité de*  
*leurs auteurs. Les articles de cette*  
*publication ne peuvent être reproduits*  
*qu'avec l'autorisation de leurs auteurs*  
*et de l'Association Les Amis de Rezé.*



PHOTOS COUVERTURE

1. *Pont-S-Mihiel à Nantes*
- 1 et 2. *Allemands aux Naudières*
3. *Résistants Rezéens pendant  
la guerre 1939-1945*
4. *Curé François Moreau*
5. *Cimetière S-Paul de La Réunion*
6. *Roquio à Trentemoult*